Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 78 (2014)
Heft: 309-310

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

Problèmes généraux

Piera MOLINELLI / Federica GUERINI (ed.), *Plurilinguismo e diglossia nella Tarda Antichità et nel Medio Evo*, Firenze, SISMEL, Edizioni del Galluzzo, 2013 (Traditio et Renovatio, 7), x + 342 pages.

L'étude du plurilinguisme surtout médiéval est depuis une dizaine d'années à la mode. En dehors des nombreuses études ponctuelles portant sur un texte ou un manuscrit, il existe une quantité importante d'ouvrages collectifs consacrés aux problèmes que pose cette réalité linguistique et sociolinguistique[1]. Pour ce qui est de l'époque latine,

---

[1] Par ex. (liste non exhaustive, en ordre chronologique):

Trotter, D.A. (ed.), *Multilingualism in Later Medieval Britain*, Cambridge, D.S. Brewer, 2000.

Braunmüller, Kurt / Ferraresi, Gisella (ed.), *Aspects of Multilingualism in European Language History*, Amsterdam, John Benjamins, 2003.

Hägermann, Dieter / Haubrichs, Wolfgang / Jarnut, Jörg (ed.), *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter*, Berlin/New York, de Gruyter, 2004.

Wogan-Browne, Jocelyn *et al.* (ed.), *Language and Culture in Medieval Britain: the French of England c.1100-c.1500*, York, York Medieval Press/Boydell & Brewer, 2009.

Kappler, Claire / Thiolier-Méjean, Suzanne (ed.), *Le plurilinguisme au moyen âge: De Babel à la langue une (Méditerranée Médiévale, Orient-Occident)*, Paris, L'Harmattan, 2009.

Kleinhenz, Christopher / Busby, Keith (ed.), *Medieval Multilingualism: The Francophone World and its Neighbours*, Amsterdam, Brepols, 2010.

Le Briz, Stéphanie / Veysseyre, Géraldine (ed.), *Approches du bilinguisme latin-français au Moyen Âge. Linguistique, Codicologie, Esthétique*, Turnhout, Brepols, 2010 (v. ici, 77, 305-314).

Schendl, Herbert / Wright, Laura (ed.), *Code-Switching in Early English*, Berlin, de Gruyter, 2011.

Tyler, Elizabeth (ed.), *Conceptualizing Multilingualism in England, 800-1250, University of York, July 2006*, Amsterdam, Brepols, 2011.

Jefferson, J. / Putter, A., *Multilingualism in Medieval Britain (c. 1066-1520). Sources and Analysis*, Turnhout, Brepols, 2013.

l'on ajoutera les trois *magna opera* de James N. Adams, parus dans la même période[2], et commentés par Albert Vàrvaro (ici, 73, 601-622; 77, 601-606). Presque tout ce qui traite de la période du latin et du roman émergent doit aussi s'occuper du plurilinguisme et de la diglossie. La question suivante peut donc se poser: dans quelle mesure y a-t-il du nouveau dans ce champ déjà amplement labouré? Or, comme le montre le présent ouvrage, et de façon remarquable, l'on peut encore en extraire des choses nouvelles.

Ce qui manque très souvent à la fois dans les études qui ne concernent qu'un seul texte ou document, mais aussi dans les collections d'articles de ce type, c'est une vision d'ensemble, voire une théorisation des problèmes certes passionnants mais forcément très spécifiques. Chaque cas de figure est sans doute dans une certaine mesure un cas à part; néanmoins, pour que l'étude du phénomène sous-jacent puisse avancer, il faut de temps en temps essayer de créer une synthèse. Celle-ci implique bien entendu qu'il existe un «phénomène» linguistique qui sous-tend l'ensemble des réalisations concrètes du plurilinguisme, c'est-à-dire que l'on décèle des facteurs en commun qui réunissent des manifestations textuelles d'une multiplicité de langues.

L'ouvrage de Piera Molinelli et Federica Guerini constitue en quelque sorte cette synthèse nécessaire. Évidemment, pour ce qui est de l'émergence des langues romanes, la divergence chronologique de l'apparition de l'écrit suivant la région est flagrante. Les auteurs le reconnaissent sans qu'il y ait, du moins il me semble, de tentative de poursuivre ou d'imposer une vision d'ensemble. Au contraire, l'introduction implique que c'est surtout la diversité qui va régner: «Del punto di vista sociolinguistico, ci sembra importante sottolineare come nel tardo antico si possano o debbano cogliere nelle vicende storico-sociali che hanno caratterizzato le aree dell'imperio i segnali della diversità tra i repertori plurilingui determinatisi; in questa diversità sta poi, al volgere del Medio Evo, l'affermarsi in modi e in tempi diversi dei volgari» [3*sqq.*]. C'est donc un constat de la diversité régionale. Mais il est légitime d'en tirer des conclusions plus générales et qui vont, me semble-t-il, dans un même sens; j'en parlerai ci-dessous.

Pour qu'une théorie d'ensemble puisse être plausible, il faut une certaine couverture géographique et chronologique. L'ouvrage recensé a, entre autres, le mérite de prendre en compte des zones assez étendues, allant des Îles Britanniques à l'Espagne, tout en passant par la Germania continentale. Cela implique aussi des langues typologiquement distinctes. Le recueil est organisée comme la Gaule, en trois grandes parties:

I. Sguardi teorici:

Guerini/Molinelli, «Plurilinguismo e diglossia tra Tarda Antichità e Medio Evo: discussioni e testimonianze» [3-28]

Carmen Codoñer, «Terminología antigua sobre los hechos de lengua respecto al fenómeno de cambio lingüístico» [29-85]

II. Un'area e le sue lingue:

Michel Banniard, «Migrations et mutations en latin parlé: faux dualisme et vraies discontinuités en Gaule (V^e^-Xe siècle)» [89-117]

---

2 Adams, James N., *Bilingualism and the Latin language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003; *The regional diversification of Latin, 200 BC-AD 600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007; *Social Variation and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

Pierluigi Cuzzolin, «Bilinguismo e diglossia nelle isole Britanniche tra il V et il X secolo: il ruolo del latino» [119-147]

Roger Wright, «Plurilinguismo nella Penisola Iberica (400-1000)» [149-164]

III. Plurilinguismo e testi:

Rosanna Sornicola, «Bilinguismo e diglossia dei territori bizantini e longobardi del Mezzogiorno: le testimonianze dei documenti del IX e X secolo» [167-259]; [également publié comme le t. 50 des *Quaderni dell'Accademia Ponzaniana*, Naples, 2012]

Maria Vittoria Molinari, «Processi di interazione linguistica nell'area germanica di età carolingia», [261-288]

Maria Grazia Cammarota, «Latino, tedesco e anglosassone nell'area germanica continentale dell'VIII secolo» [289-316]

Le tout est suivi par des index: des noms [317-325], des passages cités [327-334], des formes (de mots) [335-342].

Les romanistes vont peut-être contourner les éléments portant sur les langues germaniques (Cuzzolin, Molinari, Cammarota). Ils auraient tort de le faire car ces régions de tradition sensiblement différente peuvent néanmoins éclairer le phénomène du *plurilinguismo* tel qu'il se présentait dans la Romania. D'ailleurs, la Grande-Bretagne a failli faire partie de cette même Romania. Dans l'introduction déjà, les éditrices présentent à titre d'exemple le développement fort divergent des langues en Grande-Bretagne et en Gaule: dans les deux cas, le latin occupait la position haute, le langage vernaculaire la position basse (en termes fergusoniens); mais en Gaule, le gaulois (jadis langue basse) est réduit à un coin restreint du schéma, en Grande-Bretagne par contre, c'est le latin (jadis langue haute) qui occupera cet espace limité [17; reprend l'article de Pierluigi Cuzzolin, 119-147][3]. L'hypothèse de Cuzzolin est séduisante: le latin, langue haute parmi l'aristocratie britannique (donc de langue maternelle brittonique), serait devenu après la chute de l'Empire le substrat du brittonnique qui est redevenu la langue haute, mais nourrie d'une quantité importante de mots d'emprunt latins[4]. Dans le même sens, la contribution de Maria Vittoria Molinari montre dans quelle mesure les textes germaniques des VIIe-IXe siècles ont subi l'influence du latin dans un monde dans lequel l'écrit bénéficiait des deux langues[5]. Maria Grazia Cammarota analyse l'émergence du germanique comme langue écrite à la lumière de l'évolution de la prédication en langue vulgaire – le germanique était bien sûr promu au même titre que la *lingua romana* par le Concile de Tours – mais remonte plus loin, jusqu'au concile d'Aix-la-Chapelle de 789 et

---

3 Dans la même perspective, cf. David Trotter, «Une rencontre germano-romane dans la Romania Britannica», in: XXVI CILFR, I, 441-456.

4 C'est essentiellement le même argument que celui de P. Schrivjer, «The rise and fall of British Latin: Evidence from English and Brittonic», in: Filppula, M. / Klemola, J. / Pitkänen, H. (ed.), *The Celtic Roots of English*, Joensuu, University of Joensuu, 2002, 87-110.

5 Cf. M. Banniard, «Germanophonie, latinophonie et accès à la *Schriftlichkeit*», in: *Akkulturation* (n. 1, supra), 340-358; id., «Latinophones, romanophones, germanophones: interactions identitaires et construction langagière (VIIIe-Xe siècle)», *Médiévales* 45 (automne 2003), 25-42.

à la soi-disant *Admonitio generalis* de Charlemagne [289]. Or, comme c'est sans doute le cas du Concile de Tours, la législation (si l'on peut l'appeler ainsi) entérine une situation préexistante et il existe des témoignages d'une prédication en langue germanique («in Theutonica») dès 660. Une importante influence anglo-saxonne dans les monastères du continent ne surprend guère, étant donnée l'importance de la tradition érudite insulaire, d'origine irlandaise, pendant cette période (par ex.: le *Codex Sangallensis 913*, rédigé à Murbach (en Alsace) vers 790, est trilingue, avec des documents en anglo-saxon, en germanique et en latin [293*sqq.*], ou encore *l'Evangéliaire de Harburg* (1er t. du VIIIe s.), avec des gloses en anglo-saxon et en vieux haut-allemand [298*sqq.*]). Tout au long du VIIIe siècle, donc, l'introduction du germanique comme langue écrite se préparait. L'évolution (socio-)linguistique n'a pas attendu l'intervention de Charlemagne [311].

Les contributions plus explicitement «romanistes» sont celles de Michel Banniard, Roger Wright et Rosanna Sornicola. Elles portent respectivement sur la France, la Péninsule Ibérique et une partie de l'Italie. Elles sont en quelque sorte précédées par celle de Carmen Codoñer sur la terminologie linguistique de l'Antiquité, qui offre une mise au point utile sur des questions à la fois centrales et épineuses. Une constante des trois articles des romanistes est de souligner (un peu en dépit du titre du volume) que le concept de diglossie, notamment, ne correspond pas exactement à la situation que l'on rencontre. Si une vision simpliste voit dans le latin la langue haute (et écrite) et dans les langues romanes, la variété basse (et émergente), il est clair que cette optique ne saurait suffire. Les variétés disponibles (langue romane, langue latine) connaissent une gamme de niveaux remarquables qui impliquent qu'il faut rejeter l'idée d'une diglossie classique où une langue = un niveau, non seulement parce que ni le latin, ni le roman n'étaient des langues unifiées dans ce sens, mais aussi parce qu'il existe des éléments cachés d'une langue ou de l'autre qui ne sont plus visibles. Surtout, le latin était aussi une langue parlée (en partie perdue)[6]. «Oralité» et «scripturalité» ne sont radicalement distinguées que dans une conception moderne et anachronique [Banniard; 112]. De façon peut-être plus radicale, Wright rejette pour l'«epoca romana» l'idée même de diglossie entre latin et langue romane car la diglossie implique une séparation et une connaissance d'une séparation qui tout simplement n'existait pas [153]. Et si l'on se penche de plus près sur les textes du type étudiés par Sornicola, produits dans les territoires byzantins et lombards de l'Italie du sud, l'on aboutit à une conclusion différente mais qui rejette également la simplification: «non ad una, ma a diverse diglossie». *Varietas delectat*, la variété continue au niveau des manifestations textuelles; mais par conséquent, une théorie générale de la diglossie ne marche pas.

Ce recueil est donc d'une très grande importance à plusieurs niveaux. Il réussit à apporter une vue d'ensemble théorique importante, mais aussi à se baser sur des études détaillées soit de régions, soit de textes particuliers. C'est surtout, peut-être, un ouvrage qui fait et qui fera réfléchir. À lire par tout romaniste.

David TROTTER

---

6 La diversité du latin est décrite aussi par Adams, *Social Variation*, et celle des aspects du latin qui ne sont pas récupérables est développée par Vàrvaro en parlant de «latino sommerso» ici, 77, 601-606: «l'universo linguistico latino non era costituito solo dalla espressioni scritte, si letterarie che non letterarie, ma anche, e *maggioritariamente, dalle espressioni parlate* ...» (c'est moi qui souligne).

Thomas STEHL / Claudia SCHLAAK / Lena BUSSE (ed.), *Sprachkontakt, Sprachvariation, Migration: Methodenfragen und Prozessanalysen*, Francfort-sur-le-Main *et al.*, Peter Lang (Sprachkontakte. Variation, Migration und Sprachdynamik n° 2), 2013, XII+413 pages.

La lecture de ce nouvel ouvrage de l'équipe romaniste de Potsdam autour de Th. Stehl est impressionnante et excitante pour tout linguiste intéressé par les phénomènes de contact et de variation de langues dans la Romania. L'ouverture assurée par les éditeurs [VII-XII] est suivie de 19 contributions, presque toutes en allemand (sauf une en français et une autre en italien) et réparties en six groupes thématiques: «Contextes plurilingues» (1); «Contact de langues, variation linguistique, migration dans la Galloromania» (2), «[...] dans l'Italoromania» (3), «[...] dans l'Ibéroromania» (4), «[...] dans la Dacoromania» (5), «Contacts de langues dans des textes et des *scriptae*» (6).

La répartition n'est, certes, pas à tous égards cohérente: l'article de H. Thun consacré à des lettres d'immigrants allemands au Brésil originaires de la zone du Hunsrück est classé dans la deuxième partie (Galloromania). Le deuxième texte consacré à la Dacoromania de Discher s'intéresse, il est vrai, à des migrants roumains, mais en France, et on le verrait tout aussi bien dans la deuxième partie, compte tenu de l'intérêt porté à l'intégration linguistique dans le pays d'accueil. Mais c'est un détail.

L'ambition de cet ouvrage est de taille, compte tenu de sa visée pluridimensionnelle qui repose sur l'intégration conceptuelle et méthodologique de la variation linguistique, de la perception métalinguistique et de la dimension pragmatique de la sélection langagière, en parfait accord avec l'approche variationniste fonctionnelle conçue par Th. Stehl[1]. C'est pour cette raison qu'ont été retenues des contributions qui «se focalisent sur des analyses de processus de contact et de variation et de parcours d'intégration basées sur des données empiriques» [VII]. On peut constater d'emblée que les textes réunis répondent en grande partie à ces exigences, et ceci par un éventail assez large de démarches méthodologiques différentes.

Cela est notamment vrai pour la contribution de G. Lüdi sur la présence et la minoration de langues romanes dans le monde du travail à Bâle [11-32]. C'est par une observation minutieuse de l'environnement linguistique urbain, et surtout par le dépouillement d'enregistrements de réunions de travail plurilingues, ainsi que sur la base d'entretiens menés avec des acteurs du monde du travail que l'auteur peut identifier de manière pertinente des mécanismes langagiers de domination et d'inclusion/exclusion en milieu professionnel plurilingue. L'accès à des ressources communicatives s'avère ainsi un facteur de régulation de l'imposition du pouvoir symbolique et d'accès à des ressources matérielles et d'opportunités de carrière, indépendamment du règlement formel. Le constat que les langues «indiquent aussi qui dans un espace donné a quelque chose à dire» [13] montre les limites du «modèle suisse» de la gestion équitable du plurilinguisme.

Quant à la contribution mentionnée ci-dessus de Thun [91-134], elle s'intéresse peu aux langues romanes, car les lettres analysées sont rédigées sans exception dans des

---

1 Cf. notamment Thomas Stehl, *Funktionale Variationslinguistik. Untersuchungen zur Dynamik von Sprachkontakten in der Galloromania und Italoromania*. Francfort-sur-le-Main *et al.*, Peter Lang, 2012.

variétés allemandes (avec, pour certaines, des phénomènes révélateurs d'interférences ibéroromanes), mais cela n'enlève rien de son intérêt. En effet, l'attention du romaniste est attirée par la relexicalisation des variétés allemandes en contact avec les langues romanes, en l'occurrence notamment par le portugais, mais aussi avec l'espagnol, alors que l'italien, également en contact, mais tout autant en position de minoration, semble tomber plutôt sous la force gravitationnelle du dialecte du Hunsrück. Un aspect d'intérêt variationniste particulier est l'analyse d'énoncés métalinguistiques par lesquels les sujets évaluent leur propre compétence écrite, souvent jugée insuffisante. L'analyse de Thun jette une nouvelle lumière sur le 'double linguicide' du dialecte du Hunsrück, celui au pays d'origine ayant précédé considérablement celui en Amérique du sud, ce qui ouvre la perspective sur les recherches transversales en linguistique de contact, compte tenu de la dimension multisite des phénomènes de contact et de leur interaction à travers le temps et l'espace.

C'est précisément à cette dimension transversale que s'intéresse également l'article de G. Bernhard consacré à l'identité langagière de migrants italiens installés dans la Ruhr [177-195], qui s'attache en même temps à affiner la notion d'espace en linguistique de contact. En se référant à la notion bourdieusienne d'« espace social », Bernhard conceptualise l'espace, ou mieux, les espaces comme une sorte de « surfaces » [179] symbolico-interactionnelles permettant aux sujets d'organiser leur vie sociale par voie communicationnelle. C'est sur cet arrière-plan que la connectivité de réseaux sociaux migratoires transversaux conduit via l'« osmose sociale » [180] et la restructuration des relations sociales préexistantes à la refonte identitaire de groupes sociaux émergents. La communication électronique et les nouveaux médias représentent d'importants supports et des facteurs d'accélération des dynamiques socio-communicationnelles en cours. Ce type de recherche a sûrement, en situation de flux migratoires globalisés, un grand avenir, et les dynamiques sociolinguistiques et, plus largement, socio-symboliques identifiées par Bernhard entre l'Allemagne et l'Italie ont sans aucun doute un certain nombre de points en commun avec d'autres cas de figure relevant de la migration[2].

Des restructurations socio-langagières, dans leur jeu dialectique avec l'invariance, font également l'objet d'un texte sur le contact entre le guarani et des variétés ibéroromanes de W. Dietrich [197-213]. Dans ce cadre, la fonction identitaire ambiguë du guarani mérite d'être mise en exergue, en l'occurrence celle d'une variété affectée de fortes interférences espagnoles, dite *yopará* (< guar. 'mélange, pot-pourri') [201]. De nombreux locuteurs guaranis souffrent d'un complexe d'infériorité et d'insécurité du fait de leur compétence linguistique prétendument incomplète. En réalité, cependant, un guarani 'pur' n'existe pas à l'heure actuelle, et ladite variété interférentielle, la seule habituellement en usage, est attestée depuis le 18e siècle. La méthode adoptée pour l'élaboration de l'ALGR (*Atlas Lingüístico Guaraní-Románico*) permet de relever avec précision, en fonction de l'âge et de la classe sociale, les compétences effectives des locuteurs en guarani et en langues romanes et d'accéder ainsi à un tableau plus complet des dynamiques de contact en cours compte tenu de la dimension sociospatiale.

La contribution de J. Erfurt et d'A. Weirich [307-332] traite la dynamique linguistique dans la jeune République de Moldavie, avec sa langue d'État, tout aussi jeune (loi

---

2 Par exemple entre le Maghreb et la Romania européenne, notamment la France, cf. Frank Jablonka, *Vers une socio-sémiotique variationniste du contact postcolonial : le Maghreb et la Romania européenne*. Vienne, Praesens, 2012 (= 2012a).

constitutionnelle de 1989), le moldave, en contact avec le russe, l'ukrainien, le bulgare et le gagaouze, une langue turque. Le champ symbolique autour de la définition du glottonyme s'avère, dans une situation de contact complexe dont les tensions sont léguées par la conflictualité de la phase de transition postsoviétique, un véritable champ de bataille, vu que le jour de fête de l'instauration légale de la langue nationale a changé de nom à plusieurs reprises, dernièrement en *limba noastră cea română* [312]. L'un des principaux atouts de ce texte est certainement la mise en relation de ces enjeux de politique linguistique et des dynamiques qui y sont liées au niveau macro avec les évolutions de compétences et du savoir évaluatif (soit «compétence symbolique» [318]) de locuteurs individuels au niveau micro. Ici encore, l'acquis des nouveaux médias de communication électronique s'avère un facteur énormément dynamisant qui, de plus, permet l'interaction facile et rapide avec des locuteurs du roumain de Roumanie (ce qui représente un appui pour le moldave), mais d'autre part aussi avec des locuteurs installés dans les pays voisins où les langues minoritaires en Moldavie sont dominantes. Les contradictions au niveau des compétences linguistiques et métalinguistiques et sur le plan macrosociolinguistique se complètent ainsi réciproquement, et la situation économique difficile et des conflits territoriaux non encore tranchés ne sont pas pour atténuer ce climat sociolangagier instable, instabilité qui, tout compte fait, semble cependant être plus favorable au moldave qu'aux langues en concurrence et en contact, grâce au soutien du voisin 'frère' roumain.

Enfin, S. Große s'intéresse à des modèles du contact de langues dans des textes fictionnels [369-390]. Große dégage de manière convaincante l'effet de fictionnalité comme moteur spécifique de dynamiques de contact, notamment dans des productions littéraires affectées par la dimension postcoloniale, comme dans des paroles de rap (les exemples de la lusophonie peuvent par ailleurs être confirmés par l'analyse du rap français, notamment en contact avec l'arabe, ainsi que par le raï, cf. Jablonka 2012a), ou dans la «littérature beure» (dont l'effet stimulateur du contact qui réside dans son caractère esthétique trouve son pendant dans la littérature maghrébine d'expression française)[3]. Il y a certainement consensus sur la conviction de l'auteur que cette orientation de recherche mérite d'être approfondie davantage en dialogue avec les spécialistes romanistes en science de la littérature [386*sq.*].

Vu de près, toutefois, apparaît une deuxième 'couche' structurante, encore «transversale», du présent ouvrage. C'est dans cette couche que se dessine le véritable programme du trio éditorial: l'élaboration d'une linguistique de la migration épistémologiquement fondée sur l'approche de la linguistique variationniste fonctionnelle. Cette intention transparaît clairement par le texte programmatique de Stehl consacré aux objectifs, contenus et questions méthodologiques des contacts de langues, de la variation linguistique et de la migration [1-10]. Or, la linguistique variationniste fonctionnelle de Stehl a été conçue à partir de contacts verticaux bipolaires entre dialectes primaires et langues standard dans la Romania intérieure (cf. notamment Stehl 2012). Si cette approche s'est

---

3 Cf. Frank Jablonka, «Langage du corps et corps du langage dans l'œuvre d'Abdelkébir Khatibi. Analyse de sociosémiotique du contact», *PhiN* 52 (2010), 1-17; Frank Jablonka, «'Nous sommes tous des banlieusards': la sémiotisation périphérique de l'espace-langue arabo-musulman chez Abdelwahab Meddeb», in: Béatrice Turpin (ed.), *Discours et sémiotisation de l'espace. Les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*. Paris, L'Harmattan, 2012, 162-181.

avérée énormément porteuse, malléable et applicable à des cas de figure de contact de langues considérablement plus complexes (Val d'Aoste, Galice...), et même en contexte postcolonial en dehors de la Romania européenne (Maroc, cf. Jablonka 2012a), la transposition aux faits migratoires n'est certainement pas chose triviale. L'adaptation de l'approche variationniste conçue à la base sous l'impulsion de la géolinguistique et de la dialectologie à la linguistique de la migration se trouve actuellement encore dans une phase expérimentale et de développement, documentée par un certain nombre d'articles[4]. Les contributions issues de thèses en cours, comme notamment celle de Discher sur les migrants roumains à Paris [347-368], méritent de ce point de vue certainement une observation attentive quant au développement des recherches respectives. Les mêmes réserves peuvent être émises relativement à l'application de ladite approche variationniste au contact de l'espagnol argentin avec le *lunfardo* (Wunderlich [259-279]), qui est une sorte d'argot lié au tango et qui se situe, semble-t-il, à la limite d'une langue de spécialité technolectale de la danse. En vue d'alimenter cette phase expérimentale du programme de recherche en linguistique migratoire, le sondage de perspectives de recherche et de terrains potentiels de contacts entre langues asiatiques et romanes proposé par Schlaak [33-50] est sur cet arrière-plan certainement de grande valeur, et nous souhaitons vivement à l'équipe de linguistes romanistes de Potsdam que ces perspectives pourront assez rapidement être étayées par des données issues de recherches empiriques afin de valider et de consolider le programme de recherche en formation. Une autre bonne raison de poursuivre cette piste de recherche davantage dans l'avenir est la dimension postcoloniale, de grand intérêt, qui s'impose dans de nombreux cas de figure de contact de langues et de cultures dans l'espace asiatique, notamment en interaction avec les métropoles dans la Romania européenne. Il convient cependant de ne pas amalgamer les contacts postcoloniaux avec des contacts comme celui entre le japonais et le portugais du Brésil, qui n'a rien de postcolonial (Schlaak [39*sqq.*]).

Cela dit, il est inévitable de signaler deux bémols, dont le premier est assez substantiel. Celui-ci concerne le travail issu d'une thèse en cours sur la comparaison de deux cas de figure de contact de langues dans l'aire francoprovençale, en l'occurrence en Savoie et au Val d'Aoste (Jauch [134-153]). Cette contribution se réclame expressément de l'approche de linguistique variationniste fonctionnelle conçue par Th. Stehl, dont les grandes lignes sont abondamment paraphrasées. Si une recherche comparative de deux situations de contact dans une même aire dialectale est certainement en soi plus que légitime, il ne faut pas perdre de vue qu'une recherche sur le contact de langues au Val d'Aoste sur la base de l'approche variationniste de Stehl a déjà été menée[5]. Il aurait sans doute été ingénieux de comparer la situation de ce début de siècle avec les résultats obtenus dans les années 1990 et de conceptualiser sur cette base la dimension diachronique de la dynamique de contact. Mais pour ce faire, il aurait fallu prendre connaissance de la thèse de doctorat de Jablonka (1997) encadrée par Stehl. Cette omission est d'autant plus incompréhensible que non seulement la prise en compte dudit travail aurait épargné

---

4 Dont Thomas Stehl, «Sprachen und Diskurse als Träger und Mittler mobiler Kulturen. Kommunikative Aspekte der Migrationslinguistik», in: Thomas Stehl (ed.), *Sprachen in mobilen Kulturen: Aspekte der Migrationslinguistik*, Potsdam, Potsdamer Universitätsverlag, 2011, 39-55.

5 Frank Jablonka, *Frankophonie als Mythos. Variationslinguistische Untersuchungen zum Französischen und Italienischen im Aosta-Tal*, Wilhelmsfeld, Egert, 1997.

à l'auteur de nombreuses tentatives de réinventer la roue, mais aussi elle lui aurait permis d'être à l'abri de mauvaises pistes. Ainsi, l'auteur considère comme acquise l'existence d'un français régional dans cette région nord-italienne [136, 139], ce qui a précisément été réfuté par Jablonka (1997)[6]. De même, la configuration de contact entre l'italien, le français et le francoprovençal apparaît chez Jauch comme un simple cas de polyglossie [151], alors que la complexité et la dimension diachronique en imposent la conceptualisation comme diglossies enchâssées (soit «hyperdiglossie» chez Jablonka 1997, 60*sqq.*). Toujours est-il que la situation sociolinguistique au Val d'Aoste peut, théoriquement, avoir subi des changements substantiels au tournant du 20e et du 21e siècles. Mais rien n'indique de tels bouleversements, et généralement les dynamiques de contact n'évoluent pas aussi rapidement en absence de déclencheurs exceptionnels. – Le deuxième texte par rapport auquel des réserves semblent être de mise est celui de Goudaillier «Langue et intégration: le cas du français» [51-65] consacré pour l'essentiel au «Français Contemporain des Cités» (FCC). La description de la variété de contact suburbaine en cours dans les banlieues françaises ne présente pas de nouveautés substantielles par rapport à l'ouvrage *Comment tu tchatches*[7]. Il fait toutefois preuve d'une avancée notable, dans la mesure où la quantité de classifications contradictoires de cette variété (cf. la discussion dans Jablonka 2012a, 160*sqq.*) est désormais réduite à une seule, en l'occurrence «interlangue» [57], alors qu'«interlecte» serait certainement un terme beaucoup plus approprié puisqu'il s'agit d'un cas de contact de langues *social* et non pas *individuel*. De plus, le lecteur est surpris de trouver des passages comme le suivant:

> [...] on constate l'émergence au sein même des réseaux de pairs, de moyens de communication linguistique, qui sont autant de *marchés francs*, des espaces propres aux classes dominées, repaires ou refuges des exclus dont les dominants sont de fait exclus, au moins symboliquement. Dès lors se met en place une *contre-légitimité linguistique*, qui se manifeste dans un registre de langue *interstitiel* et s'affirme dans les limites de ces *marchés francs*, en même temps qu'une culture *interstitielle* se développe dans les cités à la périphérie des grandes villes au sein même des villes parmi les jeunes issus de l'immigration. (56*sq.*)

Ce qui surprend n'est évidemment pas qu'un tel discours serait faux. Au contraire, c'est très juste, et c'est aussi très connu; en effet, on a lu les mêmes idées, jusque dans le choix des termes techniques, dans des travaux publiés longtemps auparavant (Calvet 1994; Jablonka 2002b, 2007)[8]. Il aurait certainement été avantageux que ces textes sur

---

6 On pourra utilement se reporter au texte succinct de Frank Jablonka, «Le français régional valdôtain n'existe pas», in: Pascal Singy (ed.), *Le français régional en zone francoprovençale. Une réalité plurinationale*, Berne *et al.*, Lang, 2002, 15-29. Généralement, le recueil de Singy aurait été d'une grande utilité à l'auteur par rapport aux français régionaux dans l'aire francoprovençale, y compris la Savoie.

7 Jean-Pierre Goudaillier, *Comment tu tchatches. Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1997.

8 Louis-Jean Calvet, *La voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot, 1994; Frank Jablonka, «Sociolinguistique suburbaine: quelle langue a droit de cité en France?», in: Didier de Robillard / Véronique Castellotti (ed.), *France, pays de contacts de langue*, *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain*, 28 (2002), 165-177; Frank Jablonka, «Soziolinguistik im suburbanen Milieu: Kreol, Pidgin, Sondersprache?», in: Christine Bierbach / Thierry Bulot (ed.), *Les codes de la ville. Cultures, langues et formes d'expression urbaines*, Paris, L'Harmattan, 2007, 35-54.

la variété des cités soient cités, pour s'inscrire dans la continuité du discours disciplinaire sur un sujet qui n'a acquis ses lettres de noblesse scientifiques que depuis peu. Une dernière remarque concerne la liste de langues en contact qui sont les principales sources du « FCC » : « arabe maghrébin, berbère, langues africaines et asiatiques, langues de type tzigane, créoles des DOM-TOM, turc [...] » [57]. Cette liste donnée dans le mode logique de la conjonction dissimule les écarts des poids démographique et de prestige qui existent entre ces langues, où l'arabe dialectal jouit généralement du rayonnement d'un contre-prestige en concurrence délibérée avec le français standard (cf. Jablonka 2012a). Mais peut-être que les choses se présentent à Pantin, terrain privilégié de Goudaillier, autrement qu'ailleurs dans la banlieue française.

Toutefois, et c'est le bilan à établir après lecture de l'ouvrage recensé, la linguistique variationniste du contact et de la migration dans le domaine de la Romania conserve un réel potentiel novateur. Il est certain que son avancement se fait dans un certain sens à tâtonnements, puisqu'il s'agit d'une orientation disciplinaire encore relativement jeune. Si cette publication ne change pas fondamentalement l'aspect de la discipline, elle réalise néanmoins une avancée plus qu'appréciable grâce, notamment, aux travaux de Bernhard, Dietrich, Erfurt/Weirich, Große, Lüdi et Thun.

Frank JABLONKA

Italoromania

Rosa PIRO, *L'*Almansore. *Volgarizzamento fiorentino del XIV secolo. Edizione critica*, Firenze, SISMEL – Edizioni del Galluzzo (Micrologus' Library), 2011, cx + 1010 pp.

Il volume pubblica, per la prima volta integralmente[1], il volgarizzamento fiorentino dell'enciclopedia medica composta dal persiano ar-Razi nel 908 d.C. Grazie alla prima parte dell'ampia introduzione che apre il volume è possibile avere un quadro d'insieme della complessa tradizione di questo trattato [XIII-XXI]: generalmente noto come *Liber medicinalis Almansoris* (dal nome del dedicatario, il principe Mansur), esso conobbe un'enorme fortuna in Occidente, grazie in particolare alla traduzione latina attribuita a Gherardo da Cremona, che l'avrebbe realizzata a Toledo alla fine del XII secolo, rielaborando una precedente versione latina anonima [XV]. Di entrambe queste traduzioni manca ad oggi un'edizione[2]. Dall'*Almansore* latino derivarono numerose versioni

[1] Il Libro VI dell'opera è pubblicato in Podestà, B. / Rostagno, E. / Gamurrini, O. / Mazzi, C. / Santini, P., *Del regimento di coloro ke fanno viagio. Da Rasis, versione di Zucchero Bencivenni*, Per le nozze Morpurgo-Franchetti, Firenze, Carnesecchi, 1895. L'edizione dell'opera era inoltre annunciata in Baggio, Serenella, «Sulla tradizione dello scrivere medicina in volgare», *Rivista italiana di dialettologia* 12, 1988, 209-216, a p. 216.

[2] Piro consulta un incunabolo che riproduce la versione attribuita a Gherardo da Cremona [XXIV n. 60].

(anche fortemente rielaborate) nelle diverse lingue romanze: sono note due distinte traduzioni francesi (una dalla versione latina anonima, l'altra dalla traduzione di Gherardo da Cremona), ed attinse ampiamente alla prima versione latina Aldobrandino da Siena, quando – nel 1256 – compose il *Régime du corps* [XV-XVI]. L'edizione di quest'opera[3] si fonda su quattro degli oltre settanta testimoni manoscritti noti, che – a quanto ne sappiamo oggi – testimoniano di diverse redazioni del trattato[4]. Esso circolò in Toscana in due diverse traduzioni italiane: una anonima (R1), più aderente al testo francese, e una, nota come la *Santà del corpo*, attribuita a Zucchero Bencivenni (R2), che interpola il testo con altre fonti. Manca un'edizione della versione R1, mentre della *Santà* esiste l'edizione di Rossella Baldini[5]: Piro ricorda tuttavia che il testo pubblicato da Baldini è quello testimoniato dalla copia di Lapo di Neri Corsini, che sarebbe intervenuto «aggiungendo anche di suo nella trascrizione» [XXIX][6]; detto testo risulta inoltre lacunoso, poiché «la Baldini ha espunto tutte le parti che, cadute per ragioni meccaniche, furono aggiunte successivamente dai lessicografi della Crusca» [XXIX][7]. Sia il *Régime du corps* sia le sue traduzioni italiane, e in particolare la *Santà*, 'entrano' nella tradizione dell'*Almansore* fiorentino, poiché – secondo la ricostruzione di Piro, che riprende e approfondisce moltissimo alcune considerazioni di Lospalluto[8] – uno dei due rami dello stemma (quello cui appartiene il ms. Laurenziano LXXIII.43, siglato Lp) presenta un testo interpolato con brani tratti, appunto, da queste opere [XXI-XXXV]. Il testo base per la versione fiorentina sarebbe invece la traduzione latina dell'*Almansore* attribuita a Gherardo da Cremona [XVII]. Come si vede, l'estrema complessità della costellazione testuale cui dà origine la tradizione occidentale dell'*Almansore*, unita al fatto che essa è stata finora complessivamente poco esplorata, rendeva tremendamente difficile l'edizione del volgarizzamento fiorentino, che si pone oltre tutto ad un piano relativamente 'basso' di detta tradizione: il primo merito dell'edizione Piro, dunque, è senz'altro il fatto stesso di esistere e di essere riuscita a districare – peraltro in modo convincente – i fili che legano il testo all'ordito complessivo.

Dell'*Almansore* fiorentino sono noti cinque testimoni manoscritti, descritti nella prima sezione della nota al testo [XXXVII-LI]; altri testimoni «tramandano frammentate antologie dell'*Almansore* [...] interpolate con altre opere e molto maneggiate» [XLI]. Il ms. Lp, che presenta – come si diceva – un testo interpolato con il *Régime du corps*/*Santà*

---

3 Landouzy, Louis / Pépin, Roger, *Le Régime du corps de maitre Aldebrandin de Sienne*, Paris, Champion, 1911.

4 Cfr., per un sintetico quadro di insieme, la scheda *ArLiMA* ‹www.arlima.net/ad/aldebrandin_de_sienne.html#reg›.

5 Baldini, Rossella, «Zucchero Bencivenni, ‹La santà del corpo›. Volgarizzamento del ‹Régime du corps› di Aldobrandino da Siena (a. 1310) nella copia coeva di Lapo di Neri Corsini (Laur. Pl. LXXIII 47)», *Studi di lessicografia italiana* 15, 1998, 21-300.

6 L'affermazione, non ulteriormente argomentata, va contro quanto detto invece da Baldini, «Zucchero Bencivenni», cit., p. 33: «Lapo di Neri Corsini si limitò a copiare. [...] erano presumibilmente presenti nell'originale [...] le interpolazioni all'interno della *Santà*, che quindi sono senz'altro da attribuirsi a Zucchero Bencivenni, non al copista».

7 Cfr. Baldini, «Zucchero Bencivenni», cit., p. 30.

8 Cfr. Lospalluto, Francesco, *I volgarizzamenti inediti dei secoli XIII e XIV*, vol. I, *Zucchero Bencivenni*, Parte I e II, Altamura, 1921, pp. 22-25.

[LI-C], è anche l'unico testimone a disporre di un ampio corredo di glosse marginali, ed è l'unico a portare un'indicazione d'autore: l'*explicit*, infatti, contiene un acrostico che restituisce il nome del traduttore, «cukero bencivenni», dopo aver precisato che il testo fu «traslatato di francescho in volghare, nelli anni domini MCCC del mese di maggio» [939]. I problemi cui risponde l'edizione critica sono molteplici, e potrebbero essere così riassunti:

(1) dimostrazione dell'unicità del testo;
(2) ricostruzione della tradizione del testo, e in particolare;
(3) interpretazione filologica delle interpolazioni presenti nel ms. Lp (valutazione, in particolare, dei rapporti con il *Régime du corps* e con le sue traduzioni/rielaborazioni fiorentine);
(4) valutazione dell'*explicit* del ms. Lp (attribuzione a Zucchero Bencivenni, datazione al 1300, informazione che la traduzione è condotta dal francese).

Tutti questi aspetti sono distesamente trattati nell'introduzione e nella nota al testo; il glossario e il commento linguistico sono annunciati per una pubblicazione a venire [VII].

Quanto al primo punto, la dimostrazione dell'unicità del testo[9], Piro conclude senz'altro che il dettato di Lp è interpretabile come il risultato di una serie di interpolazioni «tutte quante riconducibili alle due versioni della traduzione del *Régime du corps*», senza le quali «è facile ritrovare il testo dell'*Almansore* [...] concorde con gli altri codici» [XXVIII]. Secondo la sua ricostruzione, Lp testimonia di uno stato di testo volutamente rielaborato, sulla base di diverse fonti[10], al fine di creare «un prodotto autonomo che rappresentasse una sorta di completa enciclopedia medica» [XXII]. Di più, «sembrerebbe che il ms. sia stato realizzato così per la prima volta e che non si possa pensare a una copia» [XXVII n. 63]: se ben comprendo, Piro ritiene dunque che chi ha rielaborato il testo (incorporandovi le interpolazioni dal *Régime du corps*) sia il confezionatore del ms. Lp nonché colui che ha assemblato il corposo apparato di glosse marginali. In ogni caso, grazie alla collazione completa dei testimoni approntata dall'ed., appare indubbio che siamo in presenza di un unico *Almansore* fiorentino: tutti i testimoni dipendono da un medesimo testo di traduzione, che in Lp compare ampliato da inserti allogeni.

Veniamo dunque al secondo punto, la classificazione dei testimoni: l'ed. ricostruisce convincentemente una tradizione d'archetipo, bipartita, in cui il ms. Lp apparterrebbe ad un primo ramo (α) dello stemma, mentre gli altri manoscritti sarebbero tutti da ascrivere ad un secondo ramo (β), con ulteriori sottogruppi interni [LI-C]. L'edizione critica si fonda sul ms. Lp, sebbene esso testimonî – come si diceva – di un testo interpolato: questa scelta dipende dal fatto che, nonostante il rimaneggiamento subito, Lp pare testimoniare uno stato più alto della tradizione dell'*Almansore*, ed è inoltre l'unico ms. a conservare una patina linguistica genuinamente fiorentina [XCVIII-XCIX]. L'edizione,

---

9 Lospalluto, *I volgarizzamenti inediti*, cit., ipotizzava una doppia redazione dell'*Almansore* (pp. 22-25).

10 Se la fonte delle interpolazioni a testo è per lo più (ma non sempre) il *Régime du corps* in una delle sue versioni, le glosse marginali di Lp presentano una varietà di fonti: oltre alla *Santà*, Piro identifica la *Metaura*, la *Legenda aurea*, la *Chirurgia* di Ruggiero da Frugardo [973 e *passim*].

dunque, segue il testo del ms. Lp, correggendone gli errori sulla base del ramo β; le glosse marginali di Lp sono edite in una apposita fascia d'apparato a piè di pagina, o – quando molto lunghe – sono riportate nell'*Appendice II* [973-1004]. I passi in cui il testo di Lp differisce da quello degli altri testimoni sono considerati delle interpolazioni: essi sono editi a testo in corsivo, racchiusi fra sigle che identificano la tipologia dell'interpolazione. Piro distingue infatti le «interpolazioni per intreccio» (i), vale a dire quei passi di Lp che differiscono dal ramo β in virtù dell'aggiunta o della sostituzione di singole parole, le «interpolazioni per addizione» (a), cioè passi presenti in Lp e assenti nel ramo β, e le «interpolazioni per sostituzione» (s), che sono i passi in cui Lp sostituisce un brano presente nel ramo β con un brano diverso (tipicamente tratto dal *Régime du corps*, come segnala puntualmente una nota nella fascia di commento) [XXXI-XXXIII]. A proposito di questa prassi editoriale, vorrei proporre due ordini di considerazioni, premettendo che esse non menomano l'affidabilità e la solidità del testo restituito.

(1) La distinzione fra le tre tipologie di interpolazione perde un poco di nitore, calata nel concreto del testo: quando la divergenza fra il dettato di Lp e quello di β interessa poche parole, non vi è un comportamento uniforme nell'indicare l'interpolazione come di tipo 'a', 'i' o 's'. Posta la validità teorica della distinzione fra le tre tipologie di interpolazione, va detto che – all'interno di un'opera della vastità dell'*Almansore* – i confini fra queste tipologie sfumano facilmente una nell'altra. Ma vorrei annotare un altro aspetto della 'questione interpolazioni'. A p. 144 troviamo questa «interpolazione per addizione»: «Mani morbide e subtili (*a) *e ben colorite* (a*) molta sapientia e buono intelletto dimostrano». In nota si suggerisce il confronto con *Régime du corps*, *Des mains*, p. 199 r. 8, che recita: «Ki a les mains moles et delies, et les dois agus et lons, et les ongles soutils et bien colourees, c'est signes de savoir et de bon[e] entendement»[11]. Noterei che, in questo caso, l'assenza del sintagma nel ramo β potrebbe essere una semplice lacuna: non mi pare necessario postulare che la presenza in Lp dipenda dal ricorso ad una fonte aggiuntiva. D'altro canto osservo che, se è vero che il sintagma di Lp corrisponde a «bien colourees» del testo francese, è vero anche che lì esso fa riferimento a «les ongles» (e non alle mani): più in generale, direi, l'*Almansore* italiano (secondo il dettato di tutti i testimoni) e il *Régime du corps* condividono certamente una medesima fonte per questo passo, vale a dire eventualmente l'*Almansore* latino, ma ne presentano due versioni complessivamente differenti. Situazioni analoghe tornano anche per passi siglati 'i' o 's': citerò un esempio tratto dal capitolo *Del sale*, in cui nel ramo β manca la specificazione relativa al *gradus* degli attributi primi: «(*i) Sale sì è caldo e seccho *nel primo grado e seccho nel secondo*, il quale cibo tolliendo il nocimento del fastidio sottillia (i*)» [230]. Anche in questo caso, Piro rinvia in nota al *Régime du corps*, *Du sel*, p. 190 r. 12, in cui tuttavia si legge che «Sels est caus ou premier degré et sès ou secont, et est de maintes manieres, mais nous n'en usons que de .ij. manieres...»[12]: i due testi presentano una diversa organizzazione degli attributi, e i passi sono complessivamente diversi. L'uso di dichiarare, all'inizio di una trattazione relativa a un alimento o un ingrediente farmaceutico, i *gradus* degli attributi primi è canonico, come si sa, e dunque potenzialmente poligenetico: da solo non è sufficiente per identificare una fonte testuale diretta, tanto più se il prosieguo del dettato differisce nettamente.

[11] *Le régime du corps*, cit., 199.

[12] *Le régime du corps*, cit., 190.

D'altra parte, l'assenza di tale dichiarazione in β è forse spiegabile anche senza postulare il ricorso ad altra fonte da parte di Lp: potrebbe trattarsi di un caso di evoluzione del dettato in senso *facilior*. Lo stesso potrebbe darsi, per fare un ultimo esempio, per il passo relativo alla *significatione degli orecchi*: «I cui orecchi sono grandi (*s) *sì è sengno k'elli sia sciocchо* (s*) e di lungha vita» [139], la cui corrispondente lezione in β è: «I cui orecchi sono grandi, sciocchо è e di lungha vita» [139]. Anche in questo caso, l'ed. rimanda in nota al *Régime du corps*, *Du visage*, p. 197 rr. 7-8, in cui il paragrafo intero recita: «Et se les vainnes et les artaires sont grosses des temples et enflees, et qui a les orelles grans, c'est signe d'omme qui se corouce volentiers, et qu'il soit sos et de longue vie»[13]. Noterei, come *supra*, che il dettato di Lp è solidale con quello di β, che ne costituisce una semplificazione, e che d'altra parte una convergenza puntuale con l'edizione del *Régime* (per altro, relativa a una dizione in sé formulare e topica quale il sintagma 'è segno che') non deve obliterare il fatto importante che complessivamente il passo è diverso. In generale, direi, la questione è che, a prescindere dalla tipologia cui si riconduce il passo interpolato, è l'identificazione stessa dell'interpolazione che lascia dei margini di ambiguità: posta l'indubbia vicinanza, che Piro dimostra con sicurezza, fra il testo di Lp e quello del *Régime du corps* (o specificamente della *Santà del corpo*) relativamente a determinati passi, è pur vero che, nell'ampiezza del testo, sovente sono indecidibili i confini fra il potenziale dettato dell'*Almansore* latino effettivamente tradotto in italiano, il potenziale dettato del *Régime du corps* o della sua versione italiana effettivamente usata come fonte diretta, e la potenziale evoluzione del testo *motu proprio*, per le normali vicende della trasmissione testuale.

(2) A quest'ultimo proposito, da un punto di vista più generale, appare forse lievemente meccanica una prassi ecdotica per cui qualunque divergenza di lezione fra i due rami dello stemma è risolta, tendenzialmente, chiamando in causa l'interpolazione se in Lp si trovano delle parole 'in più' rispetto a β, o integrando il testo ipotizzando una lacuna di Lp, se le parole 'in più' si trovano in β. Porterò qualche esempio. Nel cap. II.xlv si legge «I piedi piccoli e belli huomo gratioso e fornicatore dimostrano (*a) *e amatore di femine; e ke ssia giocoso, lieto e gioioso dimostra*. (a*)» [144]: la lacuna di β potrebbe anche spiegarsi come *saut du même au même*[14]. Come si accennava, l'edizione segue la prassi di reintrodurre a testo i passi testimoniati dal solo β, segnalando unicamente in apparato il fatto che essi mancano in Lp e sono frutto di un'integrazione editoriale: così ad esempio per l'incidentale «e sono magri e sottili» nel cap. II.iii («i quali son caldi a coloro ke li toccano, e sono magri e sottili, e le loro vene sono manofeste...» [105]) o per il primo elemento, 'pigrezza', della dittologia «pigrezza e durezza d'ingengno» [125]. Poiché si tratta spesso di casi in cui il dettato di Lp di per sé non è lacunoso e la lezione di β potrebbe essere innovativa, forse sarebbe stato utile – anche mantendo la scelta di integrare questi oggetti a testo – racchiuderli fra parentesi quadre, visto che l'edizione è esplicitamente condotta sulla testimonianza di Lp.

---

13 *Le régime du corps*, cit., 197.

14 Anche in questo caso Piro rinvia in nota al *Régime du corps*, *Des piès*, p. 199 rr. 13-14, in cui il passo recita: «Qui les [*scilicet* les piès] a petis et biax, si doit estre amerès de femmes, et liès, et joiaus», in cui nuovamente si noterà che la somiglianza con il dettato italiano è piuttosto generica.

Il testo restituito dall'edizione, come si diceva, è complessivamente convincente, e si giova in particolare di un uso molto efficace dei segni paragrafematici – fatto non banale, a mio avviso, a fronte di una sintassi 'fluida' e potenzialmente assai ambigua come quella dell'*Almansore* (e generalmente di certo tipo di trattatistica volgare). È altresì da rimarcare la presenza di quattro fasce di apparato associate al testo critico: la prima registra gli errori del ms. base, la seconda riporta il dettato di β a fronte delle interpolazioni di Lp, la terza isola gli errori e le varianti di β, la quarta contiene un puntuale corredo di note (dedicate al confronto con il *Régime du corps* e la *Santà del corpo*, come già si è detto, ma anche ad altre questioni di interesse) [CII-CIII]. Nell'insieme, un'organizzazione così fine delle informazioni risulta particolarmente funzionale per la loro piena accessibilità, comprensione e reperimento; mi pare degno di nota, fra l'altro, il fatto che l'impaginazione sia stata effettuata dalla stessa Piro, mediante l'uso del programma *Classical Text Editor* [3].

Per tornare alle questioni generali riguardanti l'interpretazione critica dell'*Almansore*, ribadirei che, grazie all'analisi di Rosa Piro, appare certo che la fonte delle interpolazioni di Lp è il *Régime du corps*: come già si è detto, in assenza di edizioni critiche e di uno studio complessivo della 'costellazione testuale' ampia cui dà origine quest'opera, determinare se la fonte o le fonti cui attinge direttamente l'*Almansore* 'interpolato' siano da identificare con una versione del *Régime* francese (o più d'una), o con un testimone della traduzione italiana più fedele (R1) o della *Santà* (R2), sembra al momento non possibile. D'altro canto, l'assenza di un'edizione critica anche dell'*Almansore* latino contribuisce ad accrescere una certa aleatorietà nell'identificazione delle fonti dell'*Almansore* fiorentino, nonché nell'interpretazione della bontà delle lezioni di Lp e β. Agli usuali problemi ecdotici che presenta un testo di traduzione, che di per sé risulta dall'incrocio fra due tradizioni (quella del testo tradotto e quella del testo traducente), per l'edizione dell'*Almansore* si sommano gli usuali problemi ecdotici della tradizione della trattatistica medica, per sua natura tendenzialmente 'attiva' e molto in movimento. Allo stato attuale delle conoscenze, l'edizione Piro, che dà conto puntualmente lungo l'intero testo dei parallelismi con il *Régime* e la *Santà* (con riferimento ai luoghi in cui il dettato di Lp diverge da β), raggiunge il massimo grado di analisi possibile.

Veniamo all'ultimo punto del nostro rendiconto, che riguarda l'attribuzione e la datazione dell'*Almansore*, e soprattutto la valutazione circa l'esistenza di un intermediario francese a monte della traduzione italiana. Piro si pronuncia contro l'attribuzione a Zucchero [XXXIV-XXXV] e nega la dipendenza da una fonte francese, ipotizzata da alcuni studiosi ma esclusa già da Lospalluto[15]. L'ed. rifiuta *in toto* le informazioni dell'*explicit* di Lp, poiché a suo avviso «è probabile che il compilatore di Lp rimoduli l'*explicit* su quello della *Santà*» [XXXIV], che si conclude dicendo «Qui finiscie lo libro dela fisicha, che-l mastro Aldobrandino conpuose i·lingua franciescha, dela santà del corpo e di ciasqun menbro per sé, traslatato di franciesco in volghare nel MCCCX di Magio, per ser Zuchero Bencivenni notaio, e scritto per me Lapo di Neri Corsini, popolo Sa·Folicie»[16]. Questa ipotesi a mio avviso non è pienamente convincente: il decimo libro dell'*Almansore* non presenta convergenze con la *Santà*[17], come del resto anche i due libri

[15] Lospalluto, *I volgarizzamenti inediti*, cit., pp. 25-26.

[16] Baldini, «Zucchero Bencivenni», cit., p. 183.

[17] A differenza di quanto affermato nella tabella di p. XXIV, per cui il Libro X sarebbe «interpolato solo nel prologo», nella nota all'edizione del prologo si afferma che il

precedenti; ipotizzare che il copista sia andato a recuperare il *colophon* mi pare un poco antieconomico. Soprattutto, la formulazione «traslatato di franciesco in volghare» di per sé non ha nulla di marcato, tale da indurre a considerare il suo ricorrere un fattore congiuntivo; il ritorno del mese di maggio può forse apparire difficilmente casuale, ma è pur vero che le date – quanto all'anno – differiscono l'una dall'altra[18]. Mi pare da invalidare, inoltre, l'altro argomento portato da Piro per negare la derivazione dal francese affermata dall'*explicit* di Lp, vale a dire la presunta contraddizione fra questo *explicit* e l'*incipit* dell'opera, da cui secondo l'ed. si evincerebbe che «la fonte è latina» [XXII]: «Qui comincia i· sovrano libro di Rasis filio di Çaccheria, traslatato per lo maestro Gherardo kremonese in Tolletto di lingua arabicha in latina, il quale veramente per lui Almansore sarà kiamato, perciò ke dal re Almansore, filio d'Isaach, fue komandato ke ssi compilasse». A mio avviso, questo prologo si limita a tradurre l'*incipit* della traduzione latina di Gherardo da Cremona, come è prassi per le opere di traduzione, che assai di frequente traducono il paratesto assieme al testo: il passo citato da Piro non fornisce alcuna informazione relativa all'antigrafo diretto dell'*Almansore* fiorentino, né alle modalità della traduzione in italiano.

Piro risolve la questione dell'intermediario francese scrivendo che: «Il dubbio sulla fonte latina o francese è stato risolto con la ricostruzione delle interpolazioni contenute in Lp. L'*Almansore* è sicuramente il volgarizzamento del testo latino del *Liber medicinalis ad Almansorem Regem*» [XXXIV]. Ovviamente una discussione più serrata deve attendere la pubblicazione, da parte dell'ed., del glossario e del commento linguistico: tuttavia leggendo il testo si ricava l'impressione che, se è vero che nelle parti 'aggiunte' abbondano i francesismi, essi tuttavia non mancano neppure nelle parti che dovrebbero dipendere direttamente dall'*Almansore* latino. Fra gli esempi possibili, citerò i casi di *alena/alenare*, *ar(r)osare*, *avironare/invironare*, *cirurgiani*, *d'or en avante*, *del tutto in tutto*, *grinoni*, *menagione* "dissenteria"[19], *procciano*, *redere* "diventare rigido", *tragrande*. Naturalmente, la presenza residuale di francesismi nel testo può essere spiegata in diversi modi, a pari grado di probabilità:

(1) l'*Almansore* fiorentino dipende (come fonte principale o ausiliaria) direttamente da un testo francese;

---

prologo (presente nel solo Lp) «non trova corrispondenze precise né in RC [*scilicet* il *Régime du corps*] né in SB [*scilicet* la *Santà del corpo*]» [834].

18 Piro reputa che «MCCC» in Lp sia un errore per «MCCCX» [XXXIV] e afferma che «Se Zucchero Bencivenni fosse l'autore della versione interpolata, significherebbe che avrebbe messo insieme nell'*Almansore* pezzi dell'opera di Aldobrandino da Siena, senza un criterio preciso se non quello di accrescere la sua opera nei contenuti e nel lessico, ora ricorrendo alla propria *Santà* (R2) ora traducendo nuovamente e con uno stile diverso il *Régime du corps*. Sembra improbabile, vista anche la mole dei testi, che il volgarizzatore fiorentino si sia sottoposto a un lavoro simile» [XXXV]. Tuttavia, a rigore, o la cronologia relativa dell'*Almansore* fiorentino e della *Santà* è ignota, o – secondo la testimonianza di Lp – si avrebbe un ordine cronologico inverso rispetto a quello presupposto da Piro: l'*Almansore*, se tradotto nel 1300, precederebbe di dieci anni la *Santà*, datata 1310. Quanto allo 'stile diverso' che caratterizzerebbe la traduzione dell'*Almansore* rispetto a quella della *Santà*, attendiamo il glossario e il commento linguistico della Piro per avere maggiori ragguagli.

19 Questo lessema è commentato anche da Baldini, «Zucchero Bencivenni», cit., p. 42.

(2) l'*Almansore* fiorentino dipende da un testo italiano che traduce direttamente un testo francese (e presenta dunque dei francesismi);

(3) il traduttore dell'*Almansore* fiorentino è andato soggetto ad un contatto linguistico con il francese, potenzialmente anche orale (analogo a quello subito dagli scriventi fiorentini di stanza oltralpe, ad esempio)[20].

Annoterei, come elemento da tenere in conto, che l'*Almansore* registra in più punti la lezione di una seconda fonte, cui si fa riferimento come l'«altra lettera» o l'«altro libro» [LXIV-LXV]: a me pare che il dato sia da mettere in relazione con la presenza, nel testo, di probabili doppie lezioni, che generalmente Piro racchiude a testo fra parentesi tonde[21]. Credo che la notizia che il testo dell'*Almansore* fiorentino, a monte delle interpolazioni testimoniate in Lp, è stato redatto a partire da più fonti renda ancora più opportuno il porsi nuovamente la domanda se davvero si può escludere che una di queste fonti fosse francese.

Come già detto, saranno senz'altro l'analisi linguistica e il glossario a fornire un'analisi approfondita di questa come di altre questioni: nell'attesa, va segnalato che Piro ha già annotato alcuni lessemi notevoli in due lavori pubblicati prima dell'uscita a stampa dell'edizione[22]. Dal punto di vista prettamente lessicale e lessicografico, in effetti, l'*Almansore* è un testo di notevole importanza: la sua natura enciclopedica fa sì che vi si trovi raccolta una amplissima quantità di tecnicismi che coprono gli ambiti più diversi della medicina e della farmacopea, dall'anatomia alla patologia alla botanica alla chirurgia. A rendere ancora più preziosa la testimonianza del testo è il fatto che questi termini sono praticamente sempre glossati, spesso a più riprese lungo il dettato. Come è noto, il lessico materiale è particolarmente insidioso, in lessicografia, poiché compare di rado nei testi e – quando compare – tendenzialmente non fornisce informazioni che aiutino a caratterizzare o identificare il referente: l'*Almansore*, che descrive praticamente ogni

---

20 L'argomento di Lospalluto di una forte continuità fra il testo latino e la resa italiana non osta ad alcuna delle possibilità su dette: per i testi di traduzione in senso proprio, vale a dire le versioni integrali, puntuali e continue, è possibile mettere a fronte il latino di partenza e l'italiano finale e trovarli in puntuale parallelo, anche quando fra i due si situa un intermediario francese. Se la traduzione è fedele, in effetti, la triangolazione fra latino, francese e italiano è strettissima, fatte salve singole peculiarità lessicali (e – direi in minor grado – sintattiche), che denunciano la presenza gallica: si pensi ad esempio alla traduzione italiana della prima deca di Livio o a quella delle *Epistulae ad Lucilium* di Seneca, che derivano da intermediarî francese ma per i quali la correlazione con il testo latino è strettissima (le opere citate sono consultabili elettronicamente, con il passo latino a fronte, nel *Corpus DiVo* ‹divoweb.ovi.cnr.it›).

21 Il caso più eclatante è la dittologia «Gallie (o galle)» [506], cui il ramo β fa seguire l'annotazione «l'altra lectera», stranamente stavolta non integrata a testo.

22 Piro, Rosa, «Il lessico medico dalla prosa alla poesia: il terzo libro dell'‹Almansore› e lo ‹Cibaldone›», *Prospettive nello studio del lessico italiano*, Atti del IX Congresso SILFI, a cura di E. Cresti, Firenze, Firenze University Press, 2008, vol. 1, 157-164; Piro, Rosa, «‹Del reggimento del fanciullo›: il cibo per l'infanzia nei trattati i medicina del Tre-Quattrocento», *Storia della lingua e storia della cucina, Parola e cibo: due linguaggi per la storia della società italiana*, Atti del VI Convegno ASLI, a cura di C. Robustelli e G. Frosini, Firenze, Franco Cesati Editore, 2009, 137-150.

oggetto che nomina, rappresenta dunque una fonte quasi unica nel suo genere. Per fare soltanto un esempio della qualità delle definizioni fornite dal testo, citerò questo passo, che fornisce la descrizione più antica – a mia conoscenza – dell'accezione latamente medica, non mitologica, di 'incubo': «quando alcuno dormendo si sente kadere adosso una cosa grave, noi diciamo allotta ke elli àe l'incubo» [714].

In chiusura, ribadirei con forza che l'edizione dell'*Almansore* è un'acquisizione fondamentale per la conoscenza della medicina e della farmacopea antica e per gli studi di lessicografia italiana: essa costituisce una ricchissima fonte di materiali cui attingere negli anni a venire, cui si sommeranno gli ulteriori risultati cui giungerà Rosa Piro nei suoi prossimi lavori sul testo.

Elisa GUADAGNINI

Ibéroromania

Stéphane BOISSELLIER / Bernard DARBORD / Denis MENJOT (ed.) avec la collaboration de Georges Martin, Jean-Pierre Molénat et Paul Teyssier, *Les langues médiévales ibériques. Domaines espagnol et portugais*, Turnhout, Brepols (L'atelier du médiéviste; 12), 2012, 540 p.

El volumen *Les langues médiévales ibériques. Domaines espagnol et portugais* es el duodécimo de la colección *L'atelier du médiéviste* y el quinto de esta colección que se dedica a una lengua medieval, o, como en este caso, a varias lenguas. Anteriormente se había dedicado un volumen a *L'allemand du Moyen Âge: le moyen haut-allemand* (volumen 3 de la colección), al *Anglais médiéval* (volumen 4), a *Les langues de l'Italie médiévale* (volumen 8), a *Le latin médiéval* (volumen 10) y a *Le français médiéval* (volumen 11). No nos consta que los últimos de ellos (dedicados al latín medieval o a las lenguas románicas) hayan sido objeto de una reseña en nuestra revista, por lo que dedicaremos unas breves líneas a presentar la colección.

La colección *L'atelier du médiéviste*, dirigida por Jacques Berlioz y Olivier Guyotjeannin, ambos vinculados a la École nationale des chartes, pretende contribuir a la polifacética formación que necesita un medievalista, ya sea un estudiante o un investigador, y que incluye campos diversos como el derecho, la historia, la arqueología, la numismática, la paleografía y otras disciplinas dedicadas a descifrar los textos, etc., y, naturalmente, el conocimiento de las lenguas de la edad media, sean románicas o de otra familia lingüística. Para los filólogos, comprender plenamente un texto medieval, sea de tipo literario o no, significa disponer de conocimientos en todas estas áreas; y, del mismo modo, para los investigadores formados en otras disciplinas, las nociones de filología se convierten en indispensables para trabajar con fuentes escritas. Esta formación pluridisciplinar requiere un arduo trabajo y, a menudo, la colaboración entre especialistas en diversos campos.

La colección pretende dar instrumentos al estudiante o investigador para formarse mínimamente en las disciplinas que le resulten menos familiares. Para ello, se ha optado

por un método esencialmente práctico y didáctico; se trata de transmitir la experiencia de los autores de cada uno de los volúmenes y hacerlo siempre privilegiando los documentos. Los volúmenes que hemos podido consultar dedican un amplísimo espacio a los documentos, que son comentados, traducidos, analizados, etc., pero que son siempre protagonistas. De ahí el título de la colección, «taller», que nos sugiere la imagen de diversos especialistas, unos más experimentados, otros no tanto, trabajando juntos, compartiendo y transmitiendo experiencias y conocimientos.

El libro que reseñamos, pues, pretende acercar al lector al conocimiento de las lenguas ibéricas medievales, siempre partiendo de la práctica y el análisis de los textos. El volumen se titula *Langues médiévales ibériques*, con el subtítulo *Domaines espagnol et portugais* que nos indica desde el inicio que el catalán queda fuera de este volumen. En la solapa posterior se señala, entre los volúmenes en preparación, uno dedicado a los *Occitan et catalan médiévaux*; así pues, el presente volumen se circunscribe al ámbito ibérico *stricto sensu*, sin incluir las lenguas no románicas (p. ej., árabe). De todos modos, el volumen, ya desde el título, se centra solo en el español/castellano y en el portugués. Hay un solo texto en gallego (entre unos sesenta)[1], circunstancia que la presentación del libro justifica por el hecho de que Galicia formó parte del reino de León, aunque presente unas características lingüísticas individuales y también porque se ha decidido privilegiar el portugués, que ya representa la familia lingüística gallego-portuguesa y que reúne la especificidad política y lingüística [7][2]. Del mismo modo, la presentación de las lenguas en el capítulo primero [13-68] se limita solo a *1. Domaine castillan* [13-20] (nótese el cambio de glotónimo respecto al del título del libro) y *2. Domaine portugais* [21-68]; por cierto, con una extensión muy desequilibrada, sin apenas mencionar otras variedades lingüísticas (aunque un par de apartados de 2., concretamente 2.2. y 2.3., llevan en su título la mención al «gallego-portugués»). E igualmente para la bibliografía.

Posiblemente esta solución no satisfaga a los lingüistas que centren su interés en el gallego, mínimamente descrito y muy poco representado, o en el asturiano, que no se halla presente en ninguna parte[3]. Por poner un ejemplo, creemos que un texto como el Fuero de Avilés, asturiano y también de indudable interés histórico además de lingüístico, hubiera podido encontrar un lugar entre los sesenta textos escogidos y hubiera contribuido a mostrar la diversidad lingüística peninsular al lector, que adquiere, tal como ha presentado la obra, una visión falsamente uniforme.

La estructura del volumen es la siguiente: después de la presentación [5-12], siguen los capítulos introductorios. Estos son dos: el capítulo primero, de presentación de las lenguas vulgares, *Les langues vulgaires, les pratiques d'écriture et leur cadre historique*

---

1 Se trata del texto número 9 *Bail à ferme en Galice (7 avril 1433)*, que ocupa, junto con el comentario correspondiente, las p. [161-164].

2 Reproducimos el párrafo al que aludimos: «Si la Galice, qui a presque toujours été une province du royaume de León puis de l'ensemble castillano-léonais, n'est représentée que par un texte, alors que son particularisme linguistique est net, c'est parce qu'on a choisi de privilégier les textes du Portugal, qui cumule spécificités politique et linguistique, et dont la langue, issue du galégo-portugais, ‹représente› bien cette famille linguistique» [7].

3 El aragonés se halla, en cambio, presente con un texto, un contrato de aprendizaje de Zaragoza, cuyas características lingüísticas se comentan brevemente (Texto 6: *Contrat d'apprentissage d'un barbier à Saragosse*, [143-147]).

dans la Péninsule ibérique au Moyen Âge [13-68]; y el segundo, de útiles bibliográficos *Bibliographie générale et instruments de recherche* [69-109]; ambos divididos, como indicábamos, en dos partes dedicadas respectivamente al dominio castellano y al dominio portugués. Después de los capítulos introductorios sigue la *Première partie. Textes pragmatiques*: écritures pour réglementer, gouverner et vivre en société, que comprende tres capítulos. El capítulo tercero, *Les écritures du commun*: *dire le monde matériel et prouver les droits (le lexique du «quotidien»)* [115-78], el cuarto *Les écritures du pouvoir*: *la construction de la norme sociale* [179-240], y el quinto *Les écritures de la pratique gouvernementale, administrative et religieuse* [241-303].

La segunda parte se centra en los textos de tipo literario: *Textes littéraires*: *écritures pour instruire, convaincre, distraire et témoigner.* Comprende otros tres capítulos: el sexto, *Écrire pour instruire: textes didactiques, moraux et savants* [309-64], el séptimo, *Écrire pour faire mémoire: textes historiques et récits* [365-430] y el octavo y último, *Écrire pour distraire: poésie, narration et fiction* (mester de juglaría y mester de clerecía) [431-511]. Cada uno de los capítulos se inicia con una breve introducción titulada sistemáticamente «tipología y registros de lengua» para acto seguido presentar unos 10 textos seleccionados que van precedidos cada uno de un título ilustrativo, una introducción y la mención de la fuente. Sigue el texto en sí, su traducción al francés, un comentario (no lingüístico), referencias bibliográficas sobre el texto en concreto y unas notas lingüísticas. El volumen se completa con tres mapas, un índice de formas y nociones, un índice bibliográfico, un índice de las ilustraciones (13 reproducciones de otros tantos manuscritos repartidas a lo largo de la obra) y de los mapas, y, finalmente, el índice general.

Este repaso de la estructura del libro nos permite poner de relieve su riqueza. La mayor parte, de la página 111 a la 511, está dedicada a los textos. Cuatrocientas páginas, con una tipografía no precisamente amplia, de textos que se ofrecen al lector en su versión original, en una traducción francesa para el caso de que no esté familiarizado con la lectura directa en lenguas hispánicas, y acompañados de unos comentarios que guían al lector en la comprensión de las circunstancias históricas y sociales que lo enmarcan y la de la tipología y características del mismo. Las notas lingüísticas que acompañan los textos son por lo general breves (algunas más extensas, pero no superan habitualmente la media página), en forma de glosa, y explican elementos del léxico y también aspectos de fonética o morfosintaxis que los autores creen oportuno señalar. Todos los textos recogidos se pueden fechar del siglo XIII al XV.

Los documentos reunidos en el tercer capítulo nos permiten tener una visión de aspectos de lo privado y cotidiano en la Edad media. Desde la persecución y devolución de los esclavos moros o siervos huidos, a los gastos cotidianos (alimentos, reparaciones) de los canónigos de Évora; de los objetos y propiedades legadas en un testamento, al contrato de un aprendiz. Los del cuarto capítulo muestran cómo la autoridad construye la sociedad: fueros, cartas de población, *fuero juzgo*, etc., mientras que en el quinto encontramos documentos que se refieren a la práctica del gobierno en ciudades y pueblos. En la segunda parte, dedicada a textos literarios, encontramos tanto textos propiamente literarios, sobre todo en el último capítulo, el octavo, como textos de tipo científico (medicina: un tratado contra la peste; astrología/astronomía: el libro de *los iudizios de las estrellas*, etc.), libros de viajes (*Libro del conoscimiento de todos los rregnos et tierras...*), etc., que no son ciertamente textos que muestren un lenguaje de carácter jurídico pero tampoco son exactamente de carácter literario.

Sin duda este manual permitirá al lector introducirse en una rica variedad de documentos hispánicos. Documentos de diversa procedencia, de tipología diversa, de diversa intencionalidad. Como hemos señalado, hubiéramos deseado un mayor espacio para la diversidad lingüística de los documentos, puesto que la variedad tipológica de los mismos está muy bien representada. El filólogo hispanista podrá sacar provecho de esta antología de textos y obtendrá informaciones útiles de los comentarios que los acompañan. Para los filólogos no hispanistas o para los estudiosos de otras disciplinas será más trabajoso el acceso a los textos originales, acceso que se verá facilitado por la traducción al francés, pero que supondrá un trabajo personal importante: los comentarios lingüísticos que acompañan a cada texto son bastante escuetos y en forma de notas, y la presentación inicial de la lengua, para el caso del español, es asimismo muy sucinta. El español se presenta en las páginas 13 a 20, en realidad de la 15 a la 20, puesto que las dos primeras, obedeciendo al carácter práctico de la obra, muestran un texto, un fragmento del *Libro de los gatos*, y su traducción y comentario. Para una persona no familiarizada con la lengua española, y particularmente si no se trata de un filólogo, una presentación de cinco páginas quizá sea algo insuficiente para enfrentarse seguidamente a un texto.

Obra concebida para un público francófono, será utilizada también con provecho por públicos de otras procedencias, tanto estudiantes como investigadores y también docentes.

Maria-Reina BASTARDAS I RUFAT

Steven N. DWORKIN, *A History of the Spanish Lexicon. A Linguistic Perspective,* Oxford, Oxford University Press, 2012, XI + 321 páginas.

Steven Dworkin es uno de los grandes especialistas en historia del léxico de las lenguas iberorrománicas. Discípulo destacado del romanista Yakov Malkiel, Dworkin ha sido autor de numerosos trabajos magistrales sobre la etimología y la historia léxica de diversas voces entre los que destacan los estudios sobre rivalidades y pérdidas léxicas en la baja Edad Media y primer Renacimiento. Por la cantidad y calidad de sus investigaciones, en las que suele hacer gala de una firme fundamentación empírica y una impecable rigurosidad metodológica, Steven Dworkin se ha labrado una sólida reputación y se ha convertido en referencia obligada en el campo de la historia léxica del español.

En *A History of the Spanish Lexicon: A linguistic Perspective* Steven Dworkin presenta una visión global de las aportaciones léxicas que ha recibido el español por parte de otras lenguas a lo largo de su historia. En el capítulo introductorio, en el que se hace un repaso de las principales cuestiones teóricas y metodológicas que han guiado su trabajo, el autor es consciente de que una historia *completa* del léxico español no es abarcable en un libro de estas características. Por ello es necesario ceñirse a un ámbito asequible: se trata de la historia de los préstamos léxicos del español dejando de lado otros mecanismos de creación de léxico, como la formación interna de neologismos mediante procesos de derivación [4]. A la hora de plantear las líneas maestras de su análisis no considera el autor otros procesos lingüísticos que contribuyen a la creación y evolución histórica del léxico, como la metonimia, la metáfora, la elipsis, el eufemismo o la extensión y restricción semánticas siendo el préstamo léxico de diferentes lenguas el aspecto que articula

toda la obra. Asimismo advierte Dworkin que el tamaño del libro no permite hacer tratamientos monográficos de la historia de palabras individuales; que no va a compilar listas representativas de léxico procedente de una lengua dada [17]; y que tampoco va a hacer análisis de tipo cuantitativo [16].

Pese a los límites fijados por el autor no hay duda de que estamos ante una obra de una envergadura considerable pues en ella se analizan cuestiones diversas como la etimología, historia, vía de entrada y datación de unas 2850 palabras así como más de 70 afijos (tal como refleja el número de entradas en el índice de voces comentadas que cierra el libro). Se trata, por tanto, de una amplia selección de vocabulario que ilustra los principales procesos evolutivos en la formación y evolución histórica de los préstamos léxicos incorporados al español.

En el capítulo introductorio el autor justifica asimismo la "perspectiva lingüística" reflejada en el título. En este sentido Dworkin observa que el estudio del préstamo léxico en situaciones de contacto lingüístico se ha hecho predominantemente desde el punto de vista de la historia cultural, social, intelectual y política. Dado que el cambio léxico es, al fin y al cabo, un tipo de cambio lingüístico, al autor le parece pertinente estudiarlo desde esa perspectiva [2] pues incluso en aquellos casos en que el préstamo léxico tiene una motivación cultural y social, su introducción, incorporación y difusión en la lengua receptora son al fin y al cabo procesos lingüísticos [3]. Ahora bien, a la hora de definir cómo llevar a cabo un análisis lingüístico de los préstamos el autor advierte que el léxico es el área menos estable y sistemática de la estructura de una lengua, lo cual explica la dificultad de establecer una clasificación nítida o rígida [5]. Con todo, a lo largo de este capítulo introductorio se presenta un elenco de factores estructurales y extralingüísticos que han sido identificados como aspectos relevantes en las situaciones de cambio lingüístico inducido por contacto:

- el estatus (subordinado o prestigioso) de las lenguas en contacto [6];
- el grado de bilingüismo de sociedad en la comunidad de habla donde se produce el préstamo [7];
- el papel del intercambio de códigos [7];
- la relación genética entre las lenguas en contacto [7*sq.*];
- la vía de penetración del préstamo (si se produce a través de la lengua oral o en el medio escrito) [8];
- el grado de integración de los préstamos en la lengua receptora [10];
- el posible efecto de los préstamos en la estructura fonológica o morfológica de la lengua que los adopta [10*sq.*];
- la cuestión de si el préstamo llega directamente de la lengua en que se origina o a través de una lengua intermediaria [11];
- la estructura semántica del préstamo y en particular la posibilidad de tomar prestado un significado (como en los préstamos semánticos y los calcos) [12-13];
- el papel y relevancia de la etimología como metodología tradicional en los estudios románicos [13-14];
- la posibilidad de aplicar análisis cuantitativos para detectar patrones o tendencias de adopción de préstamos en la lengua receptora [14];

- la cuestión de qué elementos léxicos son más susceptibles de trasvasarse de una lengua a otra (que serían, en orden descendente, sustantivos, adjetivos, verbos, adverbios y elementos funcionales) [15];
- qué campos semánticos tienen mayor abundancia de léxico de origen foráneo (por ejemplo, los campos semánticos que son universales a todas las sociedades raramente dan lugar a préstamos, no así los que son susceptibles de ejercer una influencia cultural) [15].

El libro consta de 12 capítulos. El primero y el último tratan sobre las cuestiones teóricas y metodológicas ya comentadas, y el resto se dedican a la historia de diferentes grupos de préstamos en la historia del español. Como ya hemos expuesto, hay un amplio repertorio de aspectos lingüísticos que inciden en los procesos de contacto de lenguas, todos ellos con implicaciones muy diversas, por lo que no es extraño que el autor se haya decantado por estructurar los contenidos en orden cronológico aproximado y según la lengua de procedencia dominante de los préstamos introducidos en cada periodo histórico. Este proceder es seguramente la manera más ordenada y práctica de presentar el material aunque supone reconocer implícitamente que el componente cultural es el principal elemento articulador de la incorporación de léxico foráneo a lo largo de la historia de la lengua. De este modo, la exposición viene a reproducir el esquema de otras obras, como las secciones correspondientes al léxico de la *Historia de la lengua española* de Rafael Lapesa, *Los 1001 años de la lengua española* de Antonio Alatorre, *El español a través de los tiempos* de Rafael Cano Aguilar, la *Historia de la lengua española* coordinada por el mismo autor, o la sección relevante de la *Gramática histórica del español* de Ralph Penny. No obstante, aunque el esquema sea semejante, el trabajo de Dworkin supone una actualización y reelaboración total del tema, no solo por su mayor extensión, profundidad y nivel de detalle sino por su renovado enfoque lingüístico.

El material descriptivo está distribuido como sigue: el capítulo 2 está dedicado a las lenguas prerromanas, el 4 al componente germánico, el 5 a los préstamos del árabe (que incluye discusión de los hebraísmos), el 6 a la influencia galorromance, el 7 a las voces de origen italiano, el 8 a los latinismos (y helenismos cultos), el 9 a los préstamos del portugués y el catalán, el 10 a los préstamos de lenguas del Nuevo Mundo y el 11 a los anglicismos. Hay además un capítulo, el 3, que se aparta del esquema general de la obra pues no está dedicado a préstamos sino a la base latina del léxico español, lo cual es una novedad respecto de otras obras con un planteamiento parecido. El libro se cierra con la lista de referencias y un índice de voces comentadas que incluye tanto las del español como las de las otras lenguas consideradas en el texto. Por otra parte el libro no contiene un índice de materias, algo que sería de gran utilidad para localizar los pasajes en los que se tratan los diferentes conceptos lingüísticos que se manejan.

La estructura propuesta presenta algunas dificultades que el autor conoce bien; en particular el hecho de que algunos de los grupos de préstamos no tiene una cronología acotable en un periodo determinado. Por ejemplo, los galicismos han penetrado en el español en diferentes periodos y lo mismo se puede decir de los latinismos, que han sido una fuente de neologismos a lo largo de prácticamente toda la historia del español. Otro problema es el de los germanismos, un grupo heterogéneo de elementos que incluye tipos tan dispares como los goticismos de la alta Edad Media, los préstamos del neerlandés en el Renacimiento y la enorme cantidad de anglicismos que se han ido incorporando al español desde la segunda mitad del siglo XX y aun continúan haciéndolo en la

actualidad. Asimismo no es fácil saber la lengua de procedencia exacta de algunos préstamos: por ejemplo numerosos germanismos del español han llegado a través del francés o del provenzal. Sabedor de estas situaciones, Dworkin aborda la problemática específica que presenta cada uno de los grupos de préstamos: en aquellos casos en que los aportes de una lengua se dan en diferentes épocas, o cuando el trasvase de elementos léxicos se produce en contextos dispares, el autor caracteriza convincentemente las diferentes etapas.

Cada capítulo tiene una estructura semejante lo cual confiere cohesión a la obra. Primero se presenta una visión general del trasfondo histórico y social que ha posibilitado la incorporación del estrato léxico en cuestión seguida de un análisis de la bibliografía relacionada. A continuación, en la parte central del capítulo, se exponen por extenso las cuestiones lingüísticas relevantes ilustradas con el comentario de un amplio número de casos pertinentes. El autor reúne, condensa y contrasta de manera magistral los resultados de la larga tradición de estudios en historia del léxico que se hayan desperdigados en multitud de publicaciones diversas a los que el propio autor contribuye numerosas investigaciones de su propia cosecha. En casi todos los capítulos hay además una interesantísima discusión de casos polémicos en que se valora de manera crítica y equilibrada el valor de las diferentes hipótesis propuestas. Además de lo excelente de su contenido el libro está escrito con gran claridad de exposición y en un lenguaje accesible que lo hace ameno y atractivo para el público no especializado. Por todo ello sus posibilidades como material de clase son evidentes.

Esta obra es en suma una excelente y fundamental aportación al campo de la historia del léxico español. Hay aún así algunos detalles que no afectan a la excelencia de la obra pero que deberían subsanarse en la siguiente edición. En p. 20 se dice que en la actualidad en el valle de Arán se habla catalán, cuando la lengua tradicional del valle, el aranés, es una variedad gascona del occitano. En contra de la práctica general del libro, en p. 41 algunos de los ejemplos no están glosados en inglés sino en español. El préstamo vasco *chistulari* no es la 'música tocada con el chistu' [41] sino el músico que toca el instrumento (de hecho el sufijo *-ari* para referirse a profesiones está bastante extendido en préstamos como *versolari*, *pelotari*, *aizcolari*, *lendakari* etc). En pp. 11 y 121 se describe la consonante inicial de *gente* en la lengua medieval como africada /ʤ/ cuando sería más adecuado adscribirla a una fricativa /ʒ/. *Churrigueresco* es el estilo arquitectónico asociado con la familia de arquitectos apellidados Churriguera y no con un inexistente *Churriego* [155]. Hay asimismo referencias que no aparecen en la lista final como Hilty (2005) o Clavería (2004). Se trata, insistimos, de cuestiones de detalle que no afectan a la excelente aportación que supone este nuevo volumen.

A History of the Spanish Lexicon. A Linguistic Perspective es en definitiva el estudio de conjunto más completo y actualizado sobre el préstamo léxico en la historia del español y por tanto un volumen imprescindible en la biblioteca de todo estudioso de la lingüística histórica hispánica. Confiamos en que pronto aparezca una versión española que hará la obra accesible a un público más amplio de personas interesadas en la historia de la lengua española y de la literatura y la cultura hispánicas.

Andrés ENRIQUE-ARIAS

Catalan

Corpus Biblicum Catalanicum. 6. *Bíblia del segle XIV. Primer i segon llibres dels Reis*. Transcripció i glossari a cura de Jordi BRUGUERA i TALLEDA. Notes i introducció a cura de Pere Casanellas i Jordi Bruguera i Talleda. Col·lació de vulgates catalanollenguadocianes a cura de Núria Calafell i Sala. Barcelona, Associació Bíblica de Catalunya / Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 2011, 600 pàgines.

A ritme lent però segur, l'Associació Bíblica de Catalunya va materialitzant el projecte d'edició crítica de totes les traduccions bíbliques en llengua catalana aparegudes fins a l'any 1900. El tercer volum que ara ressenyem, que és el número 6 de la col·lecció, correspon al *Primer llibre dels Reis* i al *Segon llibre dels Reis*, curat per Jordi Bruguera, amb Introducció i notes de Pere Casanellas i del mateix Jordi Bruguera, amb una col·lació de vulgates catalanollenguadocianes, realitzada per Núria Calafell, i amb un Glossari, elaborat també per Bruguera. Com veiem, una obra feta en col·laboració per experts reconeguts, que ha produït un magnífic llibre, ben editat i enquadernat, que fa honor als impulsors de la iniciativa, als seus autors i a la biblística i la filologia catalanes.

En la Presentació [11*sq.*], Pere Casanellas i Armand Puig, directors de la col·lecció, ens assabenten de les responsabilitats de cada un dels col·laboradors i de les circumstàncies de la publicació del llibre. No l'ha pogut veure Jordi Bruguera, que ens ha deixat quan ja tenia molt avançada la preparació del *Tercer llibre dels Reis* i del *Quart llibre dels Reis*. En la Introducció [13-47], tota de Casanellas, tret del capítol sobre la llengua dels dos textos bíblics [25-28], signat per Bruguera, se'ns recorda que els tres manuscrits que ens han conservat la traducció catalana de la Bíblia del segle XIV, feta a partir de la Vulgata, són el Peiresc (P), de ca. 1460-1465, l'Egerton (E), del 1465, i el Colbert (C), de 1461-1471. De l'anàlisi textual de tots tres manuscrits, Casanellas conclou que P conté la versió més antiga, datable com a més tard cap a 1370, que E i C actualitzen i corregeixen P d'acord amb la Vulgata i que només alguns capítols del *Segon llibre dels Reis* d'E s'aparten de la font comuna a tots tres. Des del punt de vista de la història cultural, Casanellas observa que els dos textos ara editats presenten menys influències hebrees que l'*Èxode* i el *Levític* i que la influència de les versions franceses i occitanes no hi és perceptible.

L'anàlisi lingüística de Bruguera també avala aquestes conclusions i permet deduir que les diferències lingüístiques entre tots tres manuscrits –altrament tan similars en descura gràfica i confusions de *a* i *e* àtones– s'han d'atribuir als diferents estadis cronològics de revisió, no sempre encertada, i de còpia, en general poc primmirada. El més arcaïtzant, i també el més anàrquic des del punt de vista gràfic, és P. El més modern des del punt de vista lingüístic és E, que adopta les formes vocalitzades en *-u* en lloc de *-ts* de la segona persona del plural de diferents temps verbals i que prefereix la variant moderna *fou* a les més antigues *fo / fon / fonch*. Casanellas creu que la versió de C «és la més fidel a l'original llatí i fins i tot més literal» que la de P i E. Coincideix així amb Armand Puig, que, a propòsit de la seua edició de l'*Èxode* i del *Levític*, considerà que C era en conjunt el manuscrit de millor qualitat textual.

Un dels apartats més minuciosos de la Introducció és el dedicat a *Tècniques de traducció* [33-47]. Com en la resta de la versió catalana de la Bíblia, la traducció respon al criteri de fer intel·ligible i pròxim a la llengua col·loquial el text bíblic. Casanellas la considera una «traducció dinàmica», perquè el traductor utilitza els recursos de la llengua viva i genuïna, i així «tradueix els participis llatins per verb en forma personal i, quan li convé, explicita els interlocutors dels diàlegs, substitueix substantius per pronoms, passa l'estil directe a indirecte, tradueix la veu activa per passiva i oracions interrogatives retòriques per oracions asseveratives o viceversa, reordena el text, el tradueix eufemísticament o l'abreuja» i recorre a la paràfrasi, als binomis sinonímics i a les «traduccions *ad sensum* i lliures», que considera generalment «encertades» [47].

Com en l'edició de l'*Èxode* i del *Levític*, la del dos llibres dels Reis també acara la Vulgata amb P, E i C en columnes paral·leles, amb el seu respectiu aparat crític [63-543]. La seqüència dels textos respon a la datació dels manuscrits. Prèviament també se'ns han donat els *Criteris d'edició* [49-53] i el sistema d'abreviacions. Remarquem que, entre els criteris d'edició, es preveu la «regularització de la separació de mots segons l'ús actual» i que «les elisions i fusions vocàliques no previstes per la normativa actual s'indiquen amb un punt volat». Concretament, s'observa que «les formes *dequell, debans, dello*, etc. se separen també d'acord amb l'ús del català modern (*d'equell, d'ebans, d'ellò*, etc.; i no pas *de·quell, de·bans, de·llò*, etc.), malgrat que en els manuscrits editats no apareixen mai les formes *equell, ebans, ello*, etc., amb *e* inicial, si no és quan van aglutinades amb la preposició *de* (o, en algun cas, amb la conjunció *e*).» La presentació del text és nítida i l'aparat textual i crític, molt complet. El text bíblic va numerat per capítols i versets, segons la numeració de la Vulgata.

Finalment, el volum es tanca amb un *Glossari* [547-583], amb una nota sobre els índexs de mots i les concordances [585-586] i amb una taula de correspondències de versets entre la Vulgata i el text hebreu [587-589]. No es deixa res a l'atzar. Bruguera explica que el *Glossari* inclou les paraules que no es troben en els moderns diccionaris generals de la llengua, especialment en el DIEC, i altres d'arcaiques o d'escàs ús actual, i fins i tot algunes formes verbals antigues per tal de facilitar la comprensió del text a un lector poc habituat a la llengua medieval. L'índex de mots de cada un dels manuscrits només es publica en format electrònic (‹www.abcat.org/cbat›), però el lector pot trobar ací minuciosament explicitats els criteris de confecció. Igualment ocorre amb les concordances electròniques lematitzades, que també es poden consultar en línia (‹www.ub.edu/diccionari-dtca›).

A l'estudi introductori, Casanellas observa algunes influències hebrees en els dos textos editats ara, poques en comparació amb les que Puig havia constatat en les versions de l'*Èxode* i del *Levític*. Però, encara que minses, no es poden menystenir aquestes influències. És difícil explicar la presència de la forma hebrea Mossè a P en lloc de l'habitual Moysès sense reconèixer aquest impacte. Recordem que les terres catalanes acolliren al segle XIII molts jueus i conversos procedents d'Occitània i que ja al segle XIII, el segle d'or dels jueus catalans, s'hi produïren debats teològics entre rabins i dominicans prominents sobre qüestions bíbliques. No és descartable que la traducció catalana de la Bíblia, que el mateix Puig ja suggerí que podria haver-se produït, si més no parcialment, al segle XIII, tingués a veure amb aquests contactes. Encara que Casanellas també considera que no hi són perceptibles les influències lingüístiques occitanes, hi ha alguns indicis lèxics, com *llanda* "planura poblada de plantes salvatges" o *rotejar* "tocar la rota o lira" (concretament *rotejava*, que tradueix el llatí PSALLEBAT), que semblen petges

aïllades d'aquestes possibles influències. Cal dir també que, al costat de *rotejar*, figura *rauta*, una possible ultracorrecció de *rota*, que tradueix el llatí CITHARA. Encara ens podríem preguntar si la descura gràfica i textual de P, C i E –«escandalosa i marejadora» a P, en paraules de Bruguera– i la pobresa material dels còdexs respectius tingueren res a veure amb la possible iniciativa laica de la traducció. En tot cas, les capes de correccions textuals observades a P, E i C fan pensar en una difusió notable. D'altra banda, aquesta mateixa constatació ha fet afirmar a Casanellas que resulta inviable qualsevol intent d'establir l'*stemma codicum* de la versió. Malgrat això, el contrast dels tres manuscrits no sols aporta una informació impagable sobre l'evolució de la llengua catalana entre els segles XIV i XV, sinó que permetria reconstruir, ni que fos molt hipotèticament, la capa lingüística més antiga, que ve a ser la de P, documentar evolucions fonètiques del català com la palatalització del grup *-tl-* (*vetllar* per *vetlar*, per exemple) i fins i tot apuntar les àrees geogràfiques de difusió de P, E i C, en contrastar discrepàncies morfològiques, com ara la forma de la tercera persona del singular del passat *veé* / *viu*, l'imperatiu *pren* / *prin*, o la confusió entre les preposicions *ab* i *en*, molt freqüent a C, que començaven a territorialitzar-se al segle XV.

Precisament una de les possibles mancances de l'estudi lingüístic de Bruguera és que no relaciona els fenòmens lingüístics detectats amb els resultats de la crítica textual, sobretot pel que fa a la intervenció dels hipotètics revisors. Certament, és una qüestió no gens fàcil d'escatir, no sols per la dificultat de precisar aquestes intervencions, sinó també per l'absència d'uns criteris de traducció més o menys uniformes en una versió que probablement ja fou col·lectiva *ab initio*. Altrament, la interferència d'aquests revisors, ben perceptible a E i C, com fa veure Casanellas, no es pot excloure a P. Més encara, és probable que s'hi hagués donat, sobretot si considerem que la traducció s'hauria pogut iniciar al segle XIII. Simplement, no en tenim les proves. Encara que els tres manuscrits es daten entre el 1460 i 1471 aproximadament, una bona part dels seus trets lingüístics respon a estadis cronològics molt anteriors i diferents. No debades la versió de P va ser enllestida abans de 1370. Per això, malgrat la voluntat de modernització de E, tots tres manuscrits reflecteixen, des del punt de vista lingüístic, trets netament medievals. No s'hi observen petges humanistes. L'anàlisi de les tècniques de traducció, feta admirablement per Casanellas, serveix en molts casos de complement a l'estudi lingüístic de Bruguera.

La transcripció dels textos és pulcra. A penes s'hi adverteixen errors, com ara *desesperàs* per *desesperà's* (2Re 12, 15 C). Els criteris d'edició s'apliquen amb rigor, tant, que en algun cas, ja destacat més amunt, generen resultats discutibles, com *d'equell, d'ebans, d'ellò*, etc. per *dequell, debans, dellò,* etc., atès que les formes *equell, ebans, ello,* etc. són inexistents als manuscrits. Probablement s'hauria estat més conseqüent amb el criteri d'observar la «regularització de la separació de mots segons l'ús actual» si, en lloc d'indicar unes aglutinacions que no existeixen en la llengua actual i que no s'indiquen en altres casos (com *quem hages* = *que m'hages*), s'hagués optat per les transcripcions *de ·quell, de ·bans, de ·llò*, etc., és a dir, deixant la separació entre els dos mots, tal com exigeix «l'ús actual» i indicant amb el punt volat l'elisió de la vocal fusionada. No cal dir que el mateix criteri s'hauria d'aplicar a *e·quells* (1Re 30.3 P), que és *e aquells* en el text corresponent de E i C, i que així hauria de ser transcrit *e ·quells*. No té sentit que en uns casos s'indique l'aglutinació de mots i en altres casos, no. L'alternativa suggerida, a més de no comptar amb cap tradició, no deixa de ser també problemàtica. Tot i amb això, podria generar una lematització més exacta (*·quell / aquell*, en lloc de *aquell / equell*).

La informació de l'aparat crític és molt detallada en la comparació de la versió catalana amb les fonts llatines i austera en els comentaris sobre el text català. Ben mirat, l'objectiu del treball no és l'estudi del català –altrament molt interessant i en un camp no explotat fins ara, perquè reflecteix un registre molt vivaç–, sinó la fixació textual i la comprensió dels llibres bíblics. En aquest sentit, cal lloar la iniciativa d'aportar la col·lació dels dos llibres bíblics amb els quatre manuscrits de la Vulgata de les terres catalanollenguadocianes –el de Montpeller, el de Girona, el de Vic i el de Tarragona: els tres primers del segle XIII i el quart, de començament del XIV–, ja que ajuda a precisar l'encert de la traducció. També el glossari final ens ofereix una presentació molt completa del lèxic d'aquests textos, incloent-hi la dimensió semàntica. No cal dir que d'ara endavant els glossaris de la col·lecció seran d'imprescindible consulta per a la recerca filològica del català.

En el cas del *Primer* i del *Segon llibre dels Reis*, el glossari, que ocupa 36 pàgines, aporta moltes novetats a la lexicografia històrica catalana. Interessen especialment els arcaismes i els dialectalismes històrics. Ara només en podem comentar alguns, i molt succintament.

Ja n'hem avançat alguns exemples: *lladre* "maó", que tradueix LATER, del qual deriva, i *llanda* "terra plana", que tradueix SALTUM i deriva del cèltic **landa*. No cal relacionar *lladre* amb una possible interferència del castellà antic (que avui fa *ladrillo*), com suggereix Bruguera; és mot de formació perfectament catalana. *Landa* prové clarament de l'occità antic *landa* (cf. francès *lande*).

En comentar la primera citació de *formatge*, que apareix en «*un tros de formatge de figues seques*» traduint FRAGMEN MASSAE CARICARUM, Bruguera afirma que «aquest mot no té justificació directa en el text llatí de la Vulgata ni en cap del seus mss». En les vesions bíbliques actuals, el sintagma és traduït per *pa de figues seques*, que en el català de València és simplement *panfígol*. Finalment conclou: «Sense més documentació es fa difícil de saber si era corrent l'ús del *formatge* en l'accepció de "qualsevol mena de massa compacta" o bé tan sols un recurs dels nostres traductors bíblics, amb més o menys bon coneixement del llatí i les seves solucions catalanes». En realitat, sí que tenim més documentació, que confirma aquella accepció. Apareix al *Llibre dels feits,* al cap. 134 de la versió del ms. C (l'anomenat manuscrit d'Aiamans) i de tots els manuscrits de la mateixa família textual (pàg. 237, de l'ed. de Ferrando / Escartí, que correspon al cap. 160.10 de l'ed. de Bruguera): «no daria per elles més que per un formatge». En canvi, en el ms. H (l'anomenat manuscrit de Poblet), que Bruguera considerà erròniament el manuscrit òptim, porta la lliçó *formiga*. En el context, *formatge* vol dir "un pa", bé que figuradament. Per això Juan Fernández de Heredia, al *Libro de las gestas del rey don Jayme de Aragón,* traduí el mot per «un dinero», és a dir, per "un valor mínim". En altres mots, *formatge* amb l'accepció de "producte làctic" coexistia als segles XIV i XV amb l'accepció de "massa compacta", que és la que trobem en la traducció bíblica.

Quant al dialectalismes històrics ens fixarem en dos casos: *espirelleta* i *llut*. Si el traductor de la Bíblia catalana del segle XIV optà, traduint SCINTILLAM, per *espirelleta*, diminutiu d'*espira*, mot predominant en el català oriental medieval, i no per **purneta*, diminutiu de *purna*, mot més general i sobretot occidental, és perquè el traductor devia tenir *espira* com a terme més habitual. Una suma d'indicis lèxics com aquest, a condició que siga sempre en una mateixa direcció i que caldria confirmar a partir del buidatge total de tota la traducció de la Bíblia, podria suggerir un origen nord-oriental de la ver-

sió. En aquesta zona, l'antic *espira* ha esdevingut *guspira*, i ara *espira* perviu exclusivament a Mallorca i a Menorca, que foren repoblades majoritàriament per nord-orientals. Un altre terme arcaïtzant dels nostres textos bíblics, que sembla que al segle XIV devia conservar el català nord-oriental i el mallorquí, és *llut* "llum", derivat de LUCEM i no de LUMINEM, ja que el documentem profusament a les *Vides de sants rosselloneses* i a Llull.

Som, doncs, davant uns textos que, una vegada reunits, ens poden aportar molta informació filològica i dialectològica inèdita sobre el català dels segles XIV i XV. Ara, només ens cal encoratjar els promotors d'un projecte tan ambiciós perquè, tot perseverant en la qualitat i el rigor dels volums apareguts, ens puguen oferir en els volums en curs, com més aviat millor, uns resultats no menys sòlids.

Antoni FERRANDO FRANCÉS

Français

Philipp BURDY, *Die mittels* -aison *und Varianten gebildeten Nomina des Französischen. Eine Studie zur diachronen Wortbildung*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 2013 (Analecta Romanica, 81), 304 pages.

Dans le volume H du DEAF, en 2000, à l'article *huïson* f., p. 658, F. Möhren, discutant des possibilités de dérivation du suffixe *-ison,* écrit: «Nous classons en outre les formes en *-oison, -ison*, etc., ici, sans pourtant les prendre pour des var. au sens propre (noter la variation dans les mss.); leur histoire reste à écrire». C'est comme une réponse à ce souhait, rappelé dans son Introduction et souligné ici par nous, que P. Burdy conçoit le présent travail, issu d'une thèse d'habilitation soutenue à l'Université Otto-Friedrich de Bamberg en 2012, et dont il faut se féliciter qu'elle soit déjà accessible à la communauté des romanistes. F. Möhren écarte, ce faisant, la thèse de G. Merk citée *in fine* dans l'article et assortie d'une note interrogative sur l'une de ses conclusions (cf. *infra*)[1]. En dehors de ce jugement, la thèse de G. Merk et de ses satellites n'a jamais fait l'objet d'une recension critique, à laquelle devait évidemment s'astreindre P. Burdy [désormais P. B.] pour mesurer son apport à l'étude diachronique du suffixe qu'il aborde également, qui pourrait apparaître comme une contribution décisive en la matière et évoquée parfois comme référence. Les remarques critiques de P. B. – concentrées dans les pages 192-194 du chapitre 6.1., *Methode-Forschungsüberblick*, et 218-220 du chapitre 6.4., *Zur Produktivität von -son, -[V]son* – pourraient tenir lieu du compte rendu attendu, confirmant l'appréciation globale d'un maître de la lexicographie médiévale:

[1] Cf. *Les héritiers et les substituts du suffixe latin -TIONE dans la Gallo-Romania*, 2 vol., 1492 p., Thèse Strasbourg 1978, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1982; thèse complétée ailleurs par trois articles: «Mots fantômes ou obscurs. Datations douteuses», *RLiR* 44 (1980), 266-303; «Le suffixe latin *-tione* dans la Gallo-Romania (Additions au FEW)», *VR* 43 (1983) 80-127; «La vitalité des suffixes nominaux du latin au français», *RLiR* 34 (1970), 194-223.

- considérations méthodologiques minimalistes sur la morphologie dérivationnelle et peu utiles en la matière;
- corpus de référence prétendûment exhaustif (revendication du dépouillement exhaustif du FEW, de quelques autres dictionnaires *in extenso*, mais prise en compte limitée des lettres A à E et I pour d'autres, aboutissant à des estimations peu sûres);
- distinction factice entre «langue artificielle» et «langue normale» où fonctionnent les dérivés, aussi bien dans la thèse elle-même que dans son prolongement sous forme d'article dans «La vitalité des suffixes nominaux du latin au français» (op. cit.), dont Z. Muljačic dit avec raison, rappelle P. B., «che sembra preludere a un lavoro piu vasto». (*Rjb* 22, 1971, 199). Là comme ici, s'appuyant sur un corpus trop étroit et insuffisamment fondé, G. Merk enrôle sous «langue artificielle» les formations à la rime, et sous «langue normale» les exemples à l'intérieur du vers et en prose (Thèse, 684 et article traitant des dérivés en *-aison*). Indépendamment des datations erronées (cf. *couvraison* n'apparaissant qu'en 1542), l'affirmation selon laquelle les dérivés du premier groupe ne seraient qu'éphémères et ceux du second permanents et résistants jusqu'en fm. est elle-même totalement artificielle et n'a aucune assise solide: le phénomène est purement métrique et stylistique et le maintien du vocabulaire héréditaire attribué à la langue «normale» s'explique essentiellement par sa plus grande fréquence statistique. Comme le souligne encore F. Möhren à l'issue de l'article précité du DEAF: «Qu'est-ce que nous apprend la remarque que *-(oi)son* ne se trouve quà la rime?»

C'est donc sur nouveaux frais, vu la fragilité des études de G. Merk sur la dérivation suffixale des héritiers de *-atio* latin, que P. B. peut élaborer une véritable étude diachronique, orchestrée avec une grande rigueur méthodologique – inspirée par les travaux de Y. Malkiel et de ses émules, portant sur les affixes ibéro-romans –, appuyée sur des *corpora* et des inventaires étendus scientifiquement élaborés, et retraçant l'évolution du suffixe sous toutes ses composantes, formelles, phonétiques, morphologiques, sémantiques et stylistiques au sens large.

Une mise au point d'ensemble définit d'abord les objectifs et les étapes de l'étude, partant des données du latin et de leur prolongement dans les langues romanes pour se concentrer essentiellement sur l'histoire du français, son point focal.

La première partie s'emploie à cerner la formation des dérivés déverbaux en *-io* du latin, qui constitue le noyau originel du suffixe. Concurrentiel d'autres suffixes comme *-men/-mentum/-us/-ura/-ia* et autres suffixes marginaux, ces dérivés ou *nomina actionis* déverbaux, actifs pendant toute l'histoire de la langue latine, forment des substantifs abstraits exprimant ou pouvant exprimer aussi bien le cours d'un procès, comparables à l'infinitif substantivé allemand, puis son résultat, par extension métonymique, pouvant aboutir à la concrétisation et au sens collectif (cf. *plantatio*). Ce processus est d'autant plus notable qu'il se reproduira dans toute l'histoire de ce type de suffixation. Formellement, *-io* peut se greffer occasionnellement sur la base du présent (*cap-io, leg-io*), mais c'est sur les participes passés, le plus souvent terminés en *-t* que s'opère fondamentalement la greffe, participes forts accentués sur le radical (*factum*) ou faibles accentués sur un thème vocalique, dont ceux des verbes en *-are*: la suffixation en X-*atio* y devient l'objet d'une réanalyse quand la voyelle thématique du participe de la première conjugaison et le *-t* du suffixe sont soudés (*or-atio* au lieu de *ora-tio*), donnant naissance à une nouvelle forme *-atio*; cette forme s'ancre aussi précocement sur une base nominale, à

quelques exceptions près (*filio* → *filiatio*), même en l'absence de verbe correspondant, par voie d'analogie (*frons – frondis – frondatio*).

Ces deux types de dérivation, forte ou faible, constituent l'option bifide fondamentale du classement des suffixes hérités de *-io* et de leur renouvellement, dans l'ensemble de l'étude. Pour le latin, c'est sur ces deux types qu'est engrangé l'inventaire des dérivés en *-io,* à partir du dictionnaire inverse d'O. Gradenwitz[2] – le *Thesaurus Linguae Latinae*, arrêté à la lettre P en 2008, étant loin de son achèvement – reposant sur le dictionnaire inverse de K. E. Georges[3], complété par de nombreux mots extraits des différents recueils de C. Paucker et de l'*Archiv* d'E. Wölfflin. Après un tri sélectif éliminant les cas inadéquats, sont ainsi relevés par P. B. 3170 unités, soit 910 du type fort et 2152 du type faible, le reste se répartissant en quelques formations déverbales irrégulières et en formations dénominales. Si la dérivation en *-io* est productive à toutes les époques de la latinité, l'aperçu de P. B. permet de mieux cerner son processus évolutif quant à son renouvellement morphologique – avec son élargissement en *-atio* –, son sémantisme – avec ses transferts métonymiques – et sa productivité, depuis la latinité ancienne jusqu'à la latinité postclassique, où fleurissent les formations en *-atio*, en particulier dans les domaines techniques.

Le second volet de l'étude, consacré aux continuateurs dans les langues romanes, s'appuie sur le *Rückläufiger Stichwortindex zum romanischen etymologischen Wörterbuch* établi par A. Alsdorf-Bollée et I. Barr, Heidelberg 1969, à partir du REW de Meyer-Lübke, Heidelberg 1935[3], complété par le recours systématique au FEW pour y relever les lemmes héréditaires non retenus par ce dernier, et par des données ponctuelles d'autres sources, surtout pour l'espagnol et le portugais. La tâche n'est pas aisée, la Gallo-Romania disposant seule d'une base de matériaux lexicographiques suffisamment étoffée au regard des données assez rudimentaires des autres parties de la Romania. C'est cependant sur cette base restreinte que P. B. peut distinguer des tendances touchant la transmission des dérivés héréditaires et la productivité du type, qui pourraient être affinées et confirmées à la lumière du DEROM en gestation et de recherches plus approfondies dans la lexicographie des langues romanes :

- la répartition des mots héréditaires, distinguant les continuateurs interromans – au sens d'A. Stefenelli – des continuateurs limités au gallo-roman/ibéro-roman ou une seule langue, est instructive: dans l'ensemble de la Romania, le type fort est partout plus représenté que le type faible, dans lequel aucun mot héréditaire pan-roman n'est maintenu, et ne se trouvant que dans une palette de quatre langues romanes au maximum. Il est donc patent que le modèle de formation présentait précocement des différences régionales ou aréales. Les dérivations faibles sont tendanciellement les plus récentes, d'où leur proportion moindre sous la forme de mots héréditaires;
- la productivité du type *-io* est très différente selon les langues romanes: la plupart des formations nouvelles ont été produites par la Gallo-Romania, français et occitan, où elle est la plus importante, suivie par l'Ibéro-Romania, où elle s'est développée dans des niches sémantiques jusqu'à l'époque la plus récente (cf. *infra*). Plus largement, on peut conclure qu'au regard des autres langues romanes, les nouvelles formations suffixales sont un phénomène tendanciellement plus propre à la Romania occidentale.

---

2 *Laterculi vocum latinararum. Voces latinas et a fronte et a tergo*, Leipzig 1904.

3 *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, Leipzig[7], 1879.

C'est dans ce cadre roman bien esquissé que peut ainsi s'inscrire l'étude du développement singulier de la suffixation héritée de *-io* en français sous la forme des substantifs en *-son*, objet principal du travail. Ici encore, un corpus méthodiquement établi sert de tremplin et de référence à toutes les exploitations qui en sont tirées. Ce corpus, répondant au vœu de M. Höfler exprimé il y a plus de quarante ans, est appelé dorénavant à constituer, par son exhaustivité et la richesse de sa documentation, un corpus de référence pour toute étude complémentaire touchant, de près ou de loin, à la dérivation en *-son*.

Exhaustivité d'abord dans son agencement, ne négligeant aucune des espèces de dérivation: mots héréditaires de type faible et de type fort – dérivés de type faible -[V]*son* et variantes – dérivés de type fort en *-son*/*-çon* – mots savants et mots d'emprunt – formations problématiques – noms de lieux.

Exhaustivité aussi dans l'éventail des sources mises à contribution:

- tous les tomes du FEW où sont étiquetés tous les lemmes de type *-io* f.;
- exploitation systématique du TL et du *Dictionnaire inverse de l'ancien français* de D. C. Walker qui en est issu;
- Gdf dans sa version en ligne de la série des *Classiques Garnier Numérique*;
- TLFi, dont les attestations contemporaines des substantifs en *-aison* pourraient être confrontées au *Dictionnaire inverse de la langue française* d'A. Juilland, Mouton & Co, The Hague 1965;
- attestations recueillies uniquement dans l'AND et le DMF;
- *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle* d'E. Huguet, dont les *Classiques Garnier Numérique* rendent possible encore la consultation inversée;
- DEAFBiblEl pour les indications de date;
- matériaux engrangés par R. de Gorog dans son article «Le développement des suffixes latins *-atio, -itio* en français»[4] et
- compléments proposés au FEW par G. Merk dans «Le suffixe latin -TIONE dans la Gallo-Romania» (*op. cit.*).

Au total, un inventaire aussi large que possible, scrupuleusement établi, distribué dans les différentes catégories ci-dessus, dont les articles peuvent être de petites monographies, sous un schéma globalement unique: entrée [en caractères gras] sous la forme de la première attestation – référence du FEW et son étymon – exemples complémentaires et indications de sens de TL, Gdf, Huguet, Merk, etc.

Deux remarques importantes, ici:

(1) La forme de la première attestation, quelle qu'elle soit, sous laquelle est donné le mot vedette, déroge à la pratique courante de la lexicographie de l'ancienne langue, employant habituellement ici les formes «normalisées», i. e. les formes '(pseudo) franciennes' qui peuvent n'être pas attestées. Ainsi d'*aquemunaison*, absent du FEW 2/2, 961, s.v. *communis* [pik. 14 jh.] forme première dans le seul ex. de *Gaufrey,* alors que TL 1, 100 l'enregistre sous la vedette *acomunaison*, suivi par le *Dictionnaire inverse de l'ancien français* de D. C. Walker. Cette option, signalée dans la présenta-

[4] *Orbis* 28 (1979), 115-151.

tion du corpus, fait aussi plus loin l'objet d'un excursus, à propos de *-aison,* mettant en question cette pratique qui tend à donner, dans la lexicographie traditionnelle, une image déformée de la réalité textuelle: Gdf retient comme lemme tantôt l'une des formes des exemples, tantôt une forme reconstituée non attestée; TL prétend retenir la forme francienne, mais le lemme retenu peut être puisé dans un exemple où la forme en *-aison* n'est pas attestée, sans que l'astérisque le signalant soit systématique. Gdf et TL ont donc mis en circulation un nombre non négligeable de formes n'existant pas. Sans compter la pratique éditoriale ancienne de la fin du 19e siècle procédant volontiers à la correction en *-aison*, qui se retrouve dans le corpus de la littérature médiévale de *Garnier numérique*, comme le note encore P. B. Il n'est pas évident non plus, au vu de l'évolution concurrentielle des variantes qu'il retrace ensuite, que *-aison* soit même la graphie «normale» pour le suffixe en afr., alors qu'elle ne commence à se répandre qu'au tout début du mfr. (cf. *infra*). Ce principe de lemmatisation de formes pseudo-franciennes semble perdurer encore dans la lexicographie la plus récente, comme le DEAF: *-oison* est considéré comme normal dans la lettre G, mais *-aison* dans les lettres H et J. Pourrait être prise en compte, suggère P. B. la pratique de l'AND, adoptant la forme la plus fréquente. À méditer!

(2) Les datations mentionnées, reprises du DEAFBiblEl, des sources du FEW, TL, Gdf, se réfèrent constamment aux mss. et non à la date supposée de la composition des textes.

Cela dit, le corpus ainsi conçu donne:

- comme mots héréditaires du type faible base verbale + [V] + *-son*: 8 mots (ex. *avoeison*), du type fort base verbale + *-son* (ex. *arson*): 25 mots; 4 mots difficilement classables, dont *ocoison*, objet d'une véritable monographie de près de deux pages [73-75]; 3 mots de formation problématique (ex. *devison*). Tous ces exemples étant accompagnés du verbe correspondant, sauf exception;
- comme mots de formation nouvelle du type faible dérivés en + [V] + *-son* sous les formes [V] (*i, ei, oi, e* etc.) + *-son*, dérivés en deux groupes: jusqu'au 16e siècle, 352 mots; à partir du 17e siècle: 45 mots. Ce dernier relevé est particulièrement précieux: pour la période antérieure au 16e siècle, on y relève, d'après notre comptage, pas moins de 152 attestations signalées comme absentes du TL, bien qu'en afr. (cf. *enchaintison*, repris de *VR* 43, 102 ; FEW 4, 624 s.v. INCINGERE), et/ou du FEW pour une période postérieure (cf. *enflammaison, deest* FEW 3, 601 s.v. FLAMMA), par l'apport d'autres sources comme le DMF. P. B. nous livre ici un apport considérable à ce type de dérivés;
- comme mots de formation nouvelle du type fort dérivés en – [V] + *-son*: 34 mots.

Sont traités à part de cet ensemble:

- 7 formations problématiques difficilement classables, comme *aaison*; 44 mots savants et mots d'emprunt ne présentant pas de dérivation française propre, ayant une variante suffixale correspondante en *-tion,/-cion*, la frontière entre ces deux types de mots pouvant cependant être indécise (cf. *abitoison / (h)abitacion*);
- 17 formations peu claires, parmi lesquelles 4 mots fantômes, dont l'un au moins est entré dans la base des mots fantômes de l'ATILF parmi les cas d'agglutination fautive (résistants!): *nohelison* (AdHaleC) (Cf. le DEAF, H, 332, s.v. *heel*). Les autres

mots, *coleson, delitabloison, saluçon*, repris de G. Merk *RLiR* 44 (1980), mériteraient sans doute d'y entrer également;

- 17 noms de lieu rapportés à la *Toponymie générale de la France* d'E. Nègre.

Cet imposant ensemble doit constituer désormais un corpus de référence, dont la consultation est facilitée par un copieux Index alphabétique, encadré par celui du latin et des différentes langues romanes traitées dans le premier chapitre, rattachant les différents variantes suffixales à une base unique repérée en caractères gras (*venaison, venison, veneison* sont ainsi à chercher sous la base *ven-* [66]).

Pour la période médiévale, les données sont comparées à celles recueillies *in vivo* dans le corpus de la littérature médiévale de la collection *Classiques Garnier Numérique* (CorpLittMéd) regroupant 800 textes du genre prose, poésie, théâtre, des commencements à la fin du 15e siècle, qui, s'il n'a pas de valeur absolue – en raison, entre autres, de la pratique des éditions anciennes «normalisant» le suffixe *-eison* en *-aison* –, en confirme les tendances. La Base de Français Médiéval (BFM) pourrait sans doute jouer le même rôle: les deux bases sont occasionnellement exploitées concurremment dans les recherches actuelles sur la langue médiévale, et il serait intéressant de comparer les résultats qu'elles engendrent.

Les enseignements de ces différents corpora sont très précisément dégagés par P. B. dans une série de tableaux détaillés par siècles et par types de bases, d'où ressortent globalement de grandes lignes d'évolution. Qu'il s'agisse de mots héréditaires de type faible ou de type fort, des *leader words / mots leaders / Leitwörter* se distinguent – mots directeurs d'où irradie et se diffuse un modèle de formation, selon le sens reçu en morphologie dérivationnelle[5]. Sur la base de 5 mots héréditaires de type faible entrant en ligne de compte comme *leader words* (parmi lesquels *donaison, oraison, venaison*), le français offre des formations nouvelles sur environ 400 bases verbales et 60 bases nominales différentes, parmi lesquelles 90% de dérivations verbales pendant la période allant jusqu'au 16e siècle. Un dixième des dérivations de cette époque se perpétue en français. Les 7 *leader words* possibles du type fort (parmi lesquels *contençon, paisson, raançon*) donnent l'impulsion à 34 formations nouvelles selon ce modèle, dont la plupart sont déjà attestées au 13e siècle. Aucune de ces formations ne se continue en français moderne. D'où ressortent deux enseignements:

- l'absence de corrélation entre le nombre de *leader words* et la productivité du modèle de formation;
- la haute productivité des deux types pendant la période médiévale, le climax se situant en afr. (mss. du 13e siècle), avec, pour le type faible, une distribution des variantes présentant une appétence avec les bases des différents groupes d'infinitifs: en afr. les bases des verbes en *-er* se combinent avec toutes les variantes suffixales

---

5 P. B. retient le terme consacré plutôt que son correspondant *Leitwort,* employé cependant par un germanophone comme E. Diekmann, à côté de *Leitgruppe* et *Bedeutungsgruppe,* sur lequel nous reviendrons *infra*; cf. «Zu fr. *ier*», in: M. Höfler / H. Vernay / L. Wolf (ed.), *Festschrift Kurt Baldinger zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Niemeyer, 1979, I, 375-391; – sur la notion, cf. F. Rainer, «Semantic fragmentation in word-formation: the case of spanish *-azo*», in: R. Singh / S. Starosa (ed.), *Exploration in Seamless Morphology*, New Delhi, Thousand Oaks/London, Sage, 2003, 197-211.

du type faible; les verbes en *-re* d'abord sur le modèle des mots héréditaires avec le simple *-çon/-son*, comme *joinsson*, puis avec *-ison* et *-oison*; les verbes en *-ir* en grande majorité avec *-ison* (*finir* → *finison*); les verbes en *-oir* avec *-oison*.

L'étude phonétique des variantes suffixales issues de *-io*, reprenant de manière critique les études de grammaire ou de phonétique historique insatisfaisantes quant à leur chronologie et à leur extension, propose un schéma évolutif cohérent qui s'intègre parfaitement dans le processus global menant au français moderne. Le développement du type fort est relativement facile à reconstituer, *-tio/-sio* après voyelle donnant la forme sonore (*ratione* > *raison*), *-tio* derrière consonne le suffixe sourd *-çon* (*cansione* > *chanson*). Il n'en va pas de même, on le sait, pour les variantes *-eison, -oison, -ison, -aison, -eson* du type faible, issues de la contretonique de *-atione*. P. B. propose deux voies d'évolution:

-atione > *-aison* > *-eison* > *-ęson* (Anglonormand, Ouest, Nord-Ouest)
-atione > **-aison* > *-eison* > *-oison* > *-węson* (Nord-Est, Est)

En Île-de-France se rencontrent au 13e siècle les deux voies (*-ęson* à côté de *-węson*). Vers la fin du 13e siècle, à Paris et dans l'Orléanais, *wę* devient *ę* dans cette position (type *françois* > *français,* ou imparfait, sans qu'il soit besoin de chercher ici, comme Fouché, l'influence de *raison, saison*); la prononciation *-ęson* devient prépondérante, se répand ensuite à partir de l'Île-de-France pour devenir la forme suffixale généralisée et se diffuser dans toutes les directions (graphie *-eson* et *-aison*). La variante *-ison* est dans tous les cas le continuateur de l'ancien *-itio* dans *trahison* < *traditio*, et ailleurs l'évolution phonétique de *ei, oi* devant *s* en AN, de même que dans les dialectes du Nord et du Sud-Est (*-eison, -oison* > *-ison*). Cette variante se répand aussi dans d'autres régions. Dans les mss. du 13e siècle, *-ison* est la variante la plus fréquente; elle régresse cependant, comme *-oison*, au cours des siècles suivants et ne joue plus aucun rôle au-delà du 16e siècle, après la période de rupture marquant le fort recul de la productivité du suffixe, malgré une certaine reflorescence dans la promotion de la langue française. Le classicisme puriste du 17e siècle, visant à la réduction de la synonymie, mettra fin à cette productivité, les formations nouvelles étant alors créées presque exclusivement dans les langages techniques, hors du champ du bon usage.

P. B. dégage ainsi avec maîtrise la conjointure de l'évolution phonétique et de la formation de la langue française moderne dans la sélection progressive d'une variante devenue hégémonique, non sans concurrence avec d'autres suffixes, dont le suffixe *-ment*, et la différenciation sémantique qu'il offre avec la forme savante *-ation* en français moderne, dans le cadre de tout un ensemble de doublets de ce type, comme on aurait pu le rappeler[6]. Aurait pu être discutée ici aussi la proposition avancée par G. Merk selon laquelle la suffixation en *-ation* aurait une valeur «agentielle» au regard de la suffixation en *-aison* non-agentielle.

Le chapitre consacré au «profil sémantique» du type *-son,-*[V]*son* confirme la permanence du processus typique de transfert métonymique des dérivés abstraits, par contiguïté, vers la concrétisation, déjà observé en latin classique ou médiéval (cf. *collocatio*), pouvant aller jusqu'à l'exclusivité de ce sens (cf. *maison*). Mais P. B. met en relief des

[6] Cf. E. Reiner, *Die etymologischen Dubletten des Französischen. Eine Einführung in die historische Wortlehre*, Wien, Braumüller, 1980, 276.

point importants, négligés ou passés sous silence dans des études traitant peu ou prou du suffixe :

- le sens collectif de *-aison*, développé dans le passage à la dérivation nominale, qu'aucune étude ne mentionne, même les monographies consacrées spécifiquement au collectif[7] ;
- l'importance des groupes ou niches sémantiques, et plus encore de toits de niches (Nischenüberdachungen) – pour reprendre la terminologie de K. Baldinger[8], où plusieurs suffixes peuvent se trouver en concurrence en exploitant leurs sèmes marginaux. Dans la niche sémantique des symptômes corporels, dont les mots leaders seraient *eschaufaison* et *pâmoison*, entrent ainsi en concurrence sous la même toiture *-ure, -ment, -ole* et *-ine*, ce dernier particulièrement pour les maladies des animaux. Intéressante est la proposition de P. B. sur l'entrelacement du suffixe *-age*, hautement productif de l'afr. au fm., et du suffixe *-aison* dans la niche sémantique «taxes et impôts» (cf. *devestison*), complétant l'étude classique de S. Fleichman[9] : la rencontre entre ces deux suffixes dans ce domaine a pu favoriser le glissement sémantique de *-age*, désignant non plus seulement des taxes (impôt sur une pratique, comme dans *aveinage*), mais des abstraits verbaux (*dorage*).

C'est en tout cas dans des niches sémantiques spécifiques, comme la vie rurale et l'agriculture, dans des emplois techniques donc, que le suffixe *-aison* a pu maintenir sa productivité, que le dernier chapitre retrace en traitant de l'emploi des dérivés du type *-io* selon les genres de textes, enquête reposant toujours sur les corpora et des monographies consacrées à des auteurs ou à des genres particuliers, et non sur un dépouillement systématique des œuvres. Il en ressort que le suffixe *-aison* apparaît en français depuis les temps les plus anciens, dans les textes littéraires tant profanes que religieux (*Alexis, Roland, Psautiers d'Oxford* et *de Cambridge*). Le suffixe a sa place aussi bien dans la littérature religieuse traduite que dans les chroniques rimées (Wace, Benoît), tout en étant cependant, dès l'origine, dans l'ombre de *-ment*. Parmi les auteurs médiévaux de l'afr., Wace et Benoît sont ceux qui en ont fait le plus large emploi (à côté de *-ment, -ance* et de formations savantes) et Chrétien de Troyes dans une moindre mesure, en revanche. P. B. en tire la conclusion que la confrontation avec les modèles latins (littérature religieuse et chronique) ne conduit pas seulement à l'intégration de formations savantes, mais donne aussi l'impulsion à l'emploi étendu d'abstraits formés avec les moyens de la langue vernaculaire.

Avec l'emploi du français comme langue des chartes vers le milieu du 13e siècle, le suffixe *-aison* accède aussi au domaine non-littéraire, où se produisent des échanges de dérivations correspondant au latin, et ce dans les deux sens. Avec le début de la période du fm. ne reste au suffixe pratiquement que le domaine non-littéraire sous la forme de langages techniques (agriculture, métier), dans lesquels, encore au 20e siècle, des forma-

---

7 K. Baldinger, *Kollektivsuffixe und Kollektivbegriff. Ein Beitrag zur Bedeutungslehre des Französischen mit Berücksichtigung der Mundarten*, Berlin, Akademie-Verlag, 1950 ; et plus récemment S. Aliquot-Suengas, *Référence collective / Sens collectif. La notion de collectif à travers les noms suffixés du lexique français*, Thèse, Lille, 1996.

8 *Op. cit.* 1950, 241*sqq.* et 279.

9 *Cultural and Linguistic factors in Word Formation. An Integrated Approach to the Development of the Suffix -AGE*, Berkeley, Los Angeles, 1977.

tions nouvelles sont actives. Dans la lignée des courants littéraires du 19e siècle, *-aison* vit une modeste renaissance littéraire dans l'idiolecte de certains écrivains (Goncourt, Verlaine, Péguy), comme on peut le relever dans Frantext. Ces types de formations ne se trouvent cependant presque exclusivement que dans les grands dictionnaires.

Au total, cette riche monographie est l'œuvre d'un romaniste confirmé: travail de haute tenue scientifique tant par les matériaux engrangés que par ses perspectives méthodiquement élaborées revisitant de manière critique des apports antérieurs, il inscrit l'évolution du suffixe *-aison* dans une perspective diachronique large recouvrant tous ses aspects. À bien des égards, il peut servir de modèle aux futurs travaux portant sur la diachronie de la morphologie dérivationnelle, au moins pour le français.

Claude BURIDANT

Alain CORBELLARI / Yan GREUB / Marion UHLIG (ed.), *Philologia ancilla litteraturae. Mélanges de philologie et de littérature françaises du Moyen Âge offerts au Professeur Gilles Eckard par ses collègues et anciens élèves*, Genève (Université de Neuchâtel/Librairie Droz), 2013, 308 pages.

«Le titre de ces mélanges, *philologia ancilla litteraturae*, reprend une expression chère à Jean Rychner et fait lui-même écho à une autre formule du maître neuchâtelois: *linguistica ancilla philologiae*. Dans l'esprit de Rychner, prolongé par le récipiendaire de ces mélanges, la linguistique (c'est-à-dire l'apprentissage des langues de la France médiévale) devait servir la philologie (entendue spécialement comme l'art d'éditer les anciens textes), qui devait à son tour se mettre au service de la littérature. Telle était la cohérence d'une démarche globale destinée à favoriser l'intelligence des textes littéraires» [6]. Cette sorte de préambule, mise en exergue devant un «Hommage à Gilles Eckard» [7-10] par les éditeurs et devant la bibliographie du destinataire du volume [11-13], esquisse bien le cadre dans lequel les contributeurs veulent se situer. Les prédilections personnelles des auteurs assurent cependant une diversité qui satisfera maint goût.

Luca Barbieri, «De Grèce à Troie et retour. Les chemins opposés d'Hélène et Briséida dans le *Roman de Troie*» [15-44], veut «analyser le canal de communication qui s'instaure entre les figures littéraires d'Hélène et de Briséida dans le *Roman de Troie*, et le flux d'informations et de caractéristiques distinctives qui se transmet de l'une à l'autre» [19]. Il montre de façon convaincante comment les différences entre les deux femmes se manifestent déjà dans la description physionomique et que «aller vers la Grèce [Briséida] signifie déraper vers l'hypocrisie et la traîtrise, arriver à Troie [Hélène] signifie entrer dans la vérité et avoir accès à la vraie courtoisie» [41].

Jean-Pierre Chambon, «Ancien occitan *Bedos* (*Flamenca*, vers 7229)» [45-59] considère le mot avec Louis Moutier comme «sobriquet que les Dauphinois donnent aux gens du Vivarais» [49], tout en enrichissant le dossier de nouveaux matériaux.

Olivier Collet, «Les 'ateliers de copistes' aux XIIIe et XIVe siècles: errances philologiques autour du *Chevalier qui faisait parler les cons*» [61-72] compare deux manuscrits (Paris, BN fr.1593 [fin 13e s.] et Berlin, Staatsbibl. Hamilton 257 [ca. 1300]), connus pour

le nombre considérable de fabliaux qu'ils contiennent, qui proviennent d'un même atelier et qui remontent très probablement à un même original. Il recommande une lecture attentive pour pouvoir obtenir des résultats probants.

Alain Corbellari, «'Hé! las, com j'ai esté plains de grant nonsavoir': les aventures d'un mot, de Georges Bataille à Rutebeuf» [73-87], s'est inspiré du titre d'un colloque («Figures du non-savoir dans la littérature française moderne») et s'arrête sur quelques attestations de *nonsavoir* en ancien français, notamment sur celle du *Miracle de Théophile* de Rutebeuf [ca. 1261, RutebTheoph], citée dans le titre. Conclusion: «Si le protagoniste est bien une allégorie du clerc aristotélicien, qui imagine avoir enfin atteint le savoir absolu, alors les expressions *plein de grand nonsavoir* et *lieu dont on ne peut se ravoir* s'éclairent: Rutebeuf désigne ici le néant d'une science orgueilleuse qui donne à ceux qui la professent l'illusion d'avoir créé dans le monde même un 'lieu', une 'posture' dirait-on peut-être aujourd'hui, permettant d'embrasser un ensemble théorique parfait dont les choses divines ne figureraient plus que l'un des éléments» [83].

Yasmina Foehr-Janssens, «Amour, amitié et *druerie*: grammaire des affinités électives dans le récit médiéval» [89-106], montre avec des citations probantes de «constants changements de registre» [95] dans l'emploi des mots cités dans le titre ainsi que des mots apparentés comme *amie*, *ami*, *drue*, *dru*, mais aussi *compain*, *compagnon* et *compaignie*. Ces mots ne se trouvent pas seulement dans des contextes où il est question d'amour hétérosexuel, mais aussi en «contexte politique» [96], dans des «relations de fraternité ou d'alliance lignagère» [95] et de «gémellité spirituelle» [*ib.*]. Cela vaut également pour «la grammaire des gestes de l'amour et de l'amitié» [98].

Mohan Halgrain, «'Oëz, seignurs, ke dit Marie': autour de quelques indices de 'l'affaire Marie de France' qui en leur temps furent oubliés» [107-126] choisit un titre programmatique pour ses propos: l'auteur, qui est en train d'achever une nouvelle édition des *Fables* de Marie [110], met en doute l'existence de cette dernière et se demande, fort d'une série d'observations pertinentes, si les œuvres qu'on lui attribue sont vraiment de la plume d'un(e) seul(e) auteur. Bel exemple pour montrer la transmission peu critique de certains acquis dans la philologie, bien que Halgrain reste prudent dans la valorisations de ses analyses.

Andres Kristol, «Stratégies discursives dans le dialogue médiéval. 'He, mon seignur, pour Dieu, ne vous displaise, je suy tout prest yci a vostre comandement.' (ms. Paris, BnF, nouv. Acq. Lat. 699, f. 123r)» [127-147] a «cherché à savoir dans quelle mesure les *Manières de langage* [dont il a donné une édition magistrale en 1995, T. S.] reflétaient d'éventuelles particularités dans les pratiques sociales de leur époque à travers les stratégies discursives que les auteurs prêtent à leurs protagonistes et qu'ils enseignent à leurs élèves» [132]. Aussi prometteuse que soit cette démarche, il doit – et peut – conclure dans le cadre de cette contribution qu'il «faudra sans doute poursuivre ce genre d'études dans le sens d'une lecture renouvelée des scènes dialoguées que nous rencontrons par exemple dans la littérature médiévale et classique. Même si nous restons toujours dans le domaine de l'oralité imitée, notre connaissance des comportements discursifs s'en trouvera certainement enrichie» [144]. À quoi il n'y a rien à ajouter.

Zygmunt Marzys, «*Personne*: du nom au pronom» [149-180] décrit ce développement du 12e au 17e siècle en s'appuyant sur une multitude d'attestations – aussi pour *ne ... personne* – tout en les comparant avec les emplois de *nul*, *creature*, *ame* et *homme* à travers les siècles. Cette analyse, menée avec beaucoup de rigueur, lui permet de constater

que « l'évolution qui a conduit à l'émergence de *personne* comme équivalent de NEMO, puis à sa constitution comme pronom et à sa séparation de *personne* nom, a duré quatre cents ans, de la fin du XIIIe à la fin du XVIIe s., et n'a été acceptée qu'avec retard par les grammairiens et les lexicographes » [176].

Philippe Ménard, « La philologie au secours de la littérature : le sens d'un vers de Villon » [181-193] revient sur le sens du refrain fameux *Mais où sont les neiges d'antan ?* de la *Ballade des Dames du temps jadis*. À la fin de son examen où est mis l'accent sur le sens de "autrefois" pour *antan*, l'auteur nous offre une conclusion bien poétique : « Le poète insère dans son texte la belle image des neiges disparues, condensé de toute la poésie immanente de la nature et de la mélancolie du temps qui passe. Tapis immaculé et éphémère comme l'éclatante blancheur des corps féminins. [...] L'éloignement des dames dans un passé qui estompe les contours rend leurs figures floues et incertaines. La poésie, c'est l'art de suggérer, de créer des formes indistinctes et vaporeuses qui permettent à la rêverie de naître. La philologie, qui voit dans *antan* un renvoi à un passé lointain et indéfini, donne un nouvel élan au rêve. Elle vient au secours de la poésie » [191].

Pierre Nobel, « L'Exode de la *Bible d'Acre* transcrit dans un manuscrit de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* » [195-208], nous renseigne de façon bien plus prosaïque sur l'origine géographique du manuscrit BN fr.9682 (2^e^q. 14^e^s.), l'un des 68 manuscrits de HistAnc mais le seul à contenir l'Exode (chap. 1-32,31) de la *Bible d'Acre*. L'étude linguistique montre qu'aucun des deux manuscrits connus de celle-ci n'a été le modèle utilisé par le scribe du manuscrit en question qui vient « sans doute de la Champagne ou de la Lorraine » [206].

Gilles Roques, « Afr. mfr. *pautoniere*, bourguignon et comtois *pautnére*, comtois *pantenire* » [209-222] fait, avec la pertinence qu'on lui connaît, le point sur la discussion sémantique et étymologique de ces mots et de leurs congénères. « L'afr. mfr. *pautoniere* "bourse" s'est maintenu sous la forme *pautenére* dans les domaines bourguignon et comtois. Mais devenu mot orphelin, il a été attiré dans l'orbite sémantique de *panetière*, tout en gardant sa forme originelle [...], il a été rapproché sémantiquement de *pate* "chiffon", d'où la forme *patenière*, ou de *pan* "partie tombante d'un vêtement ; pan de chemise ; giron", et sa forme s'en est trouvée altérée en *pantenire*, permettant alors aux étymologistes d'envisager un rapport avec *pantière* "filet de chasseur". Tous les éléments épars dans le FEW (7,547a ; 7,559b ; 21,523a) devront être réunis dans le FEW 16, 616a [sous *PALTA] » [217-218]. En appendice, Roques publie des extraits de lettres de Gaston Paris et de Wendelin Foerster de l'année 1876, adressées à Auguste Vautherin, futur auteur du *Glossaire du parler de Châtenois*.

Sophie Schaller Wu, « Noire merveille : corneilles et corbeaux nécrophages. D'encre et de plumes » [223-235] part du constat que « la tradition qui nous conserva le *Conte du Graal* piège le philologue dans l'univers aventureux d'une inextricable merveille » [224]. Pour démontrer ceci, elle choisit le passage où est racontée la mort des frères aînés de Perceval (PercB 468-483).

Pierre Schüpbach, « L'expression du souvenir dans les lais de Marie de France » [237-251] distingue d'abord différentes manifestations du souvenir voire de la mémoire, ce qui lui permet d'« établir une hiérarchie des lais selon un mouvement qui va de la mémoire involontaire [*Guigemar*, *Eliduc*, *Fresne*] à la mémoire volontaire [*Chaitivel*, *Chievrefoil*] » [249].

Richard Trachsler, «Conrad von Orell, lecteur de fabliaux (1830)» [253-263] nous présente cet érudit suisse pratiquement inconnu (1788-1854) ainsi que son œuvre, une grammaire de l'ancien français, qu'il publia en 1830, donc six ans avant la parution du premier volume de la grammaire de Diez. En 1848, une seconde édition vit le jour, «mit vielen Conjecturen und Berichtigungen» [253].

Marion Uhlig, «Le texte pour tout voyage: la construction de l'altérité dans le *Livre* de Jean de Mandeville» [265-286] prend comme point de départ l'entretien de Jean avec le Sultan de Babylone où ce dernier fait des reproches aux prêtres chrétiens: *Ils deussent estre simples et humbles et veritables et almoigners si come fust Jhesu en qy ils croient. Mes ils sont tout a revers et tout enclins a malfaire* [269, 13-159] etc. Avec cela il reprend «en substance [les reproches] que Mandeville lui-même énumérait dans le prologue» [272]. Les deux hommes forment ainsi une «communauté morale et linguistique» [273] puisque pour Jean, tout comme pour le Sultan, le français est une langue étrangère; nous avons donc affaire à des «locuteurs francophiles, mais exogènes» [282]. Dans le passage analysé, le «'sens du relatif' naît [...] d'une expérience d'écriture dont la modernité ne tient pas au rejet de l'héritage littéraire, mais à la construction textuelle d'un rapport à l'altérité. Et les moyens d'en rendre compte, par l'analyse philologique et littéraire du texte, puisent à cet art de lire que Gilles Eckard détient et transmet» [283]. Belle contribution.

François Zufferey, «Quand Chantecler s'en allait faire poudrette» [287-305] propose, dans l'article peut-être le plus innovateur de ce volume, un texte critique de la scène du *Roman de Renart* dans laquelle Chantecler, le coq, apparaît pour la première fois (correspond à RenM II 80-88). Avec une compréhension profonde, il pèse la valeur des variantes offertes par les différents manuscrits, cherche à comprendre ce qui peut se passer dans la scène en question et parvient ainsi à un «premier apport de la bonne vieille philologie à l'interprétation littéraire d'un passage qui peine encore à se présenter sous sa vraie lumière» [293]. Grâce à une analyse des traits dialectaux, il arrive à «localiser en Normandie (et non dans la banlieue parisienne) le Saint-Cloud dont était originaire le Pierre [...] auquel est attribué le tronc primitif de *Renart*» [299]. Avec ses observations et conclusions, il montre «tout le profit littéraire que l'on peut tirer d'une pratique philologique rigoureuse, non seulement pour l'intelligence de quelques vers, mais aussi pour la genèse d'une œuvre tout entière» [303].

La table des matières [307-308] clôt ces Mélanges qui auront sans doute dû faire plaisir au maître Eckard.

Thomas STÄDTLER

Matthieu MARCHAL (ed.), *Histoire de Gérard de Nevers*, mise en prose du Roman de la Violette de Gerbert de Montreuil, Lille, P. U. Septentrion (Textes et perspectives, Bibliothèque des seigneurs du Nord), 2013, 422 pages.

Les mises en prose ont le vent en poupe. Celle-ci n'est pas inédite, car elle avait été publiée (sigle du DMF: Gérard de Nevers L., *ca* 1451-1464) à la même époque que le Roman en vers (1928). Mais la précédente édition, quoique solide, était bien rudimentaire, visant surtout à situer l'œuvre par rapport au Roman. Matthieu Marchal (= MM) a repris le travail, sous la forme d'une belle thèse, qui met en lumière une œuvre dont un des deux manuscrits, le meilleur, est sorti de l'atelier de Jean de Wavrin, comme en sont sortis des manuscrits des œuvres précédemment éditées dans la même collection:

Le Livre des amours du chastellain de Coucy et de la dame de Fayel (v. ici 58, 1994, 592*sq.*)

L'Istoire de tres vaillans princez monseigneur Jehan d'Avennes (v. ici 62, 1998, 569*sq.*)

Messire Gilles de Chin natif de Tournesis (v. ici 76, 2012, 562-68)

La mise en avant du héros du Roman en vers, Gérard de Nevers, dans le titre même de la Prose est due au fait que celle-ci est dédiée au comte Charles 1er de Nevers, mort en 1464, ce qui constitue le seul élément pour en fixer le *terminus ante quem*, tandis que l'évocation du décès récent d'un comte de Savoie, ami de Gérard, a fait penser à une allusion à Amédée VIII, mort en 1451.

La description des deux mss [21-29] est impeccable. L'étude littéraire de la mise en prose [35-58] est rigoureusement menée. L'étude linguistique [65-94] dresse un riche inventaire de faits. Quelques remarques ponctuelles néanmoins, d'abord sur les graphies:

65, il n'est pas sûr qu'il faille s'arrêter sur le *c* de *descendus* [65], qui est tout à fait normal (dès le 12e siècle)

66, de même pour le *s* de *tesmoingnage*, *souspir*, *amistié*, *boscages*, *aisné*

67, le *h* de *sohaida* (*souhaiter*) n'a pas une valeur diacritique mais représente un *h* germanique (de l'étymon *HAITAN)

68, le cas d'*assay* (pour *essai*) et d'*assayer* (pour *essayer*) n'est sans doute pas une question de graphie, comme l'ont bien vu Flutre MPic 385 §4 et le DMF (s.v. *assai* et *assayer*); il s'agit d'une substitution de préfixe régionale (picardo-wallonne), comme la forme *ensai(er)*, attestée ailleurs (Gdf 3, 223c-227a; FEW 3, 246b; DMF), qui présente la même caractéristique régionale

71, les graphies *fain* pour *faim*, *appers* (pour *apperz*), *dens* (pour *denz*), *dars* (pour *darz*) sont les graphies les plus habituelles en mfr.; on n'imagine pas une forme *introdu(i)* en face d'*introdu(i)t*[1], mais la forme *introdut* pour *introduit* méritait bien d'être signalée (autre exemple: *Alchinus qui astoit I grant clers et avoit esteit maistre le roy Charle et luy introdut en arte des VII ars* JPreisMyrB 3, 317)

71, *brüye* de *bruïr* n'a rien à voir avec les verbes en *-ier*

[1] Le fait est répété plus loin (80).

72, *chaingle* (< CINGULA, traitement de *e* fermé suivi de nasale Gossen § 19) n'a rien à voir avec *mengier* qui d'ailleurs n'est pas particulièrement picard, cf. Gossen § 15 n. 22

72, la réduction de *vieille* à *ville* est opportunément relevée, mais la note [121] indiquant qu'elle est « bien attestée dans le Nord » paraît un peu trop rapide

72, les formes *buvra(i)ge* ou *bruva(i)ge* sont beaucoup plus usuelles en mfr. que *brevage*, *breuvage* ou *beuvrage* et n'ont aucun caractère dialectal

72, *matere* pour *matiere* se trouve un peu partout en mfr., ainsi, ds DMFDoc, on le lit – hors du domaine septentrional et de l'Angleterre, où il est usuel – dans:

- Pierre Bersuire, *Les Décades de Titus Livius* I,1, *ca* 1354-1359, 1
- Nicole Oresme, *Le Livre du ciel et du monde*, *ca* 1377, 44 etc.
  - *Reg. crim. Chât.*, II, 1389-1392, 302
  - *Les .XV. joies de mariage*, *ca* 1390-1410, 57
- Jacques Legrand, *Archiloge Sophie*, *ca* 1400, 253
- Christine de Pizan, *Le Livre de l'advision Cristine*, 1405, 66
- Chiquart, *Cuis. S.*, 1420, 157
- Alain Chartier, *Le Livre de l'Espérance*, *ca* 1429-1430, 170
- Antoine de La Sale, *La Salade*, *ca* 1442-1444, 14
- Pierre Crapillet, *Cur Deus homo*; *De arrha animae*, *ca* 1450-1460, 215

73, *reproce* est un cas tout à fait différent d'*anchien/ancien*, puisque le résultat picard est identique au résultat français, vu que la graphie picarde *reproce* masque une prononciation *reproche*

73, les trois mots où *s* devient *r* ont des statuts très différents: *varlet* est la forme normale en mfr. et n'a aucun caractère régional; *merler* est beaucoup moins fréquent que *mesler* et il est difficile aussi de lui trouver un caractère régional; *derver* est un peu plus fréquent que *desver* et l'on pourrait admettre qu'il a une légère teinte régionale, mais qui dépasse le seul domaine picard

78, *remenray* est de *remener*, il n'y donc pas d'absence d'épenthèse

80, *esclarchye* n'est pas à ranger dans les p.p. fém. en *-ie* pour *-iée*, puisqu'il se rattache à *esclarchir*, comme l'indique bien le glossaire

81, *ne se porrent assés avoir esbahy* ne contient pas une forme surcomposée.

Venons-en maintenant au texte. Il est parfaitement édité. MM aurait pu parfois tirer parti des éditions du 16e siècle (respectivement de 1520 et de 1526). Elles sont apparentées au ms. B, qui sert de base à la présente édition, c'est-à-dire que si elles s'accordent avec P leur texte est à prendre en considération. C'est justement le cas en XLII, 9:

B donne: « Le jayant...fery de sa machue en cuidant assener Gerart, mais il failly parce qu'*il s'approcha a* ung perron que la estoit, en tel maniere qu'il cheÿ adens par terre. » *S'approcher a* surprend doublement. Au plan de la construction, le DMF n'a pas d'exemple de *s'approcher a qch.* et je n'en ai pas non plus. Au plan du sens on ne comprend pas que le seul fait de s'approcher d'un bloc de pierre puisse causer une chute.

P donne: « ...mais il faillist parce qu'il rencontra une pierre a quoy *il choppa* et cheust a terre. » On voit que son texte est plus explicite avec un emploi notable (à enregistrer au glossaire) de *rencontrer qch.* "entrer en contact avec qch." (un seul exemple ds le DMF: *fortune voult que le baron de Tresto rencontra la dague de la haiche gisant a terre, tellement que la pointe lui entra bien avant ou pié*, J.S. La Sale, 1456, 186).

Les éditions de 1520/26 portent: «...mais il faillit parce qu'*il s'achoppa a* ung perron qui la estoit, en tel maniere qu'il chut adens par terre.» Ainsi, le texte des éditions est proche de B, mais il s'accorde avec P pour employer un verbe de la même famille; les deux étant plus rares mais mieux en accord avec le contexte. On peut supposer que *s'approcha* de B est un lapsus pour *s'achoppa* conservé par les éditions du 16e siècle. Cet emploi de *s'achopper a qch.* mérite bien le glossaire, car il est assez mal représenté dans les dictionnaires[2].

Le glossaire [317-386] est large et solide; il comporte un supplément [387 *sq.*] consacré aux var. de P. Quelques remarques[3]:

abaissier (*soy* -) "faire une révérence" ne manque pas de pittoresque. Gérard arrive auprès d'une fontaine où se baigne nue, et *en l'eawe jusques au col*, une ravissante créature, qui, voyant Gérard, *prist couleur a muer, sy s'abaissa et fu ung pou honteuse*. On peut penser que la révérence dans cette situation n'est peut-être pas très facile à exécuter. Le DMF dit, à propos du même passage, "s'incliner (ou incliner le visage)"; on imagine bien que "s'incliner" du dictionnaire a amené "faire une révérence" du glossaire, mais toutes ces pseudo-définitions ne sont que des traductions imparfaites. *Abaissier* signifie "mettre plus bas; descendre à un plus bas niveau", et ici la jeune fille se fait petite, se recroqueville, ce qu'exprime très bien *s'abaisse*, sans qu'il soit besoin de forger des inclinations de je ne sais quelle partie du corps

assolagyer et *assouagier*, ici réunis, sont deux verbes différents. Certes les trois attestations reprennent des *as(s)ouagier* du Roman. Un premier examen, voulant faire écho au desideratum exprimé ds *RLiR* 58, 272, m'a amené à penser qu'*assoulagier* est une forme secondaire qui pallie l'effacement d'*assouagier* au cours du 15e s. et qui lui survivra quelque peu au 16e siècle. Ainsi les éditions de 1520 et 1526 portent *assoulag(i)er* en XIX, 9 et XX, 2 en face des *assouagier* de B

ajouter *gorge* "bouche" XXXII, 5 (*La belle Euryant...haulcha le piet destre sy en fery le chevalier par la bouche ung cop sy grant que quatre de ses dens luy rompy en la gorge*), exemple que le DMF a bien relevé mais a, fort imprudemment, qualifié de «Région. (Lyonnais, Suisse romande)», étiquette qui ne s'applique pas à plusieurs des textes cités dans le même paragraphe et en particulier à Colart Mans., Dial. créat. R., 1482, 260

grey, ne savoir grey a estrier "sans utiliser d'étrier" est bien commenté en note[4]. On ajoutera que l'expression vient se greffer sur la var. de D *estrier n'y prent*, les autres mss

---

2 Gdf 1, 57a n'en a qu'un exemple de 1383; et le DMF un autre: *barres, empeschemens ou che a quoi nous abuchons, achopons* (Le Ver, Dict. M.E., *ca* 1420-1440, 341) et aussi un exemple tout proche mais avec une autre préposition: *Mais encontre .I. peron se va sy achopant Que l'orteil li fendi* (Flor. Octav. L., t.2, *ca* 1400, 936).

3 Les fautes matérielles sont très rares: citons *eschaussier* où s'est introduite une référence fausse: XXVI, 9 pour XIV, 1; de même *recort*: LI, 16 pour VII, 6.

4 Le DEAF (G1286, 20), qui atteste le tour de 3e t.12e à fin 13es., ajoute deux attestation aux quatre du TL. On peut leur adjoindre, qui confirment la fourchette chronologique et l'appartenance au style épique:
Li rois saut es arçons, qu'a estrier n'en sot gré (JerusT 7359)
Li rois saut en la sele, qu'a estrief n'en sot gré (JerusH 6996)
Gautiers monta, a estrier n'en sot gré (MortAymC 101, aussi 1086)
Malaquin i monta, c'a estrier n'en sot gré (SiègeBarbP 2408)

ayant un plat *ki plus n'atent* ViolB 2590. Particulièrement remarquable est le fait que l'expression *il monta sur la selle sans ce que a estrier en seuist grey* se retrouve (comme l'indique MM) dans deux autres textes contemporains, et seulement ces deux-là, dont nous avons souligné les ressemblances avec Gérard de Nevers: *monta sus sans ce que a estrier en seuist grey* Hist. seign. Gavre S., *ca* 1456, 10/1; *sy monta sus que oncques a estrier n'en sot grey* Hist. seign. Gavre S., *ca* 1456, 49/37, *sy monta sus que oncques a estrier n'en sceult grey* Gilles de Chin, éd. Liétard-Rouzé, *ca* 1460, 180/1214

jambes, le seul groupe à enregistrer c'est *jambes levees* "les quatre fers en l'air", qui étofferait bien la section bien maigrelette du DMF[5]; cependant l'expression vient ici du Roman (ViolB 2616: *Jambes levees le trebuche* et ViolB 2713, où l'expression n'est

---

Boefs mounte sus, ki estru ne sout gre (BueveAgnS 546)
Et il saut sus, gré n'en sot a l'estrier (Bueve1S 5698)
Et il i monte, c'a estrier n'en sot gré (Bueve3S 5429)
Et il i monte, c'a l'astrier n'en sot gré (HervisH 6164, aussi 9432)
Et sailli en la selle, qu'a estrier n'en sot gré (FlorenceW 2514)
Et Renaut i monta, qu'a estrief n'en sot gré (VivMonbranCE 432)
Renier y monte qu'a estrier n'en sot gré (EnfRenD 3517)
Gilles saut sus de son estal, Onques a estrier n'en sot gré (GilChinP195)
L'enfes i monte, c'a estrier n'en sot gré (HuonR 6519, aussi 8026, 8075)
Et il est sus saillis, qu'a estrier n'en sot gré (GarMonglMe 4339).

C'est une variante du tour, un peu plus ancien et un peu plus usuel, *ne baillier estrier*, ainsi décrit dans le FEW (‹http://stella.atilf.fr/few/bajulare.pdf›): Afr. *ne baillier estrier* loc.verb. "ne pas utiliser l'étrier pour monter à cheval, sauter sur le dos de son cheval" (2e t. 12e s. — 1er t. 13e s., CourLouis vv. 410, 868 = TL; TL; ContPerc; Bueve 1 v. 975; Bueve 2 v. 11988; Florence v. 1122). Il s'agit de façons d'exprimer un motif bien connu, sur lequel on peut voir O. Springer, «The ‹Âne Stegreif› Motif in Medieval Literature», *Germanic Review* 25 (1950), 165-77.

5 Le DEAF J 92-93 est assez riche pour l'ancien français. Voici pour le mfr., en me limitant seulement à *(a/les) jambe(s) levee(s)*:
La jouste s'enforsa encontre l'avesprée; La ot *maint chevalier versé* jambe levée, *Et tué maint cheval* (*Brun de la Mont.* M., *ca* 1350-1400, 76)
fiert...tel cop qu'il l'abaty jambes levees (*Ysaÿe Triste* G., p.1400, 190/295)
et de ce cop il le boutta par terre, gambes levees (Wauquelin, *Faits conq. Alexandre* Hé., a.1440, 210/22)
du cop il le porta par dessoubz les archons de la selle et la crupe du ronssin, gambes levees *contre terre* (Wauquelin, *Faits conq. Alexandre* Hé., a.1440, 560/43, var. du même passage *ains l'attaint Danchus si durement en son escu d'un espieu fort et roide qu'il le rua par terre* les jambes levees, ds *Modern Language Notes* 1941, 412)
non pourtant pour le cop qui si pesant fu convint le souldan voulsist ou non jambes levees *tout estourdy tomber en la nef* (*Gil. Tras.* W., *ca* 1450, 15a)
quant il vist ainssi confondre et revercier ses hommes es fossés, jambes levees *contre amont* (*Guill. Orange* T.H.G., p.1450, 160/6)
sy aireement le fery que mort le porta jambes levees *emmy le champ* (*Guill. Orange* T.H.G., p.1450, 698/6)
lui vient lance baissee si aireement que mort le gecte des arçons, jambes levees *tout en ainsnes* (*Guill. Orange* T.H.G., p.1450, 762/6)

pas dans A mais dans les var. de B: *Chambes levees dou cheval* et de CD: *Jambes levees contre val*)

nouvelles, dire de ses nouvelles signifie plutôt "défendre son point de vue"

morgant "ardillon d'une ceinture ou d'une courroie, qui s'insère dans la boucle" (pour la forme, picarde et parfois haut-normande, renvoyer à la p.70), dont Gdf 5, 403b donne plusieurs exemples, manque dans le DMF, y compris sous *mordant*.

Dans le complément du glossaire, on corrigera:

quart, il faut lire: *il en abatist quatre; au quart, sa lance rompist et du tronçon...* et corriger le glossaire en conséquence

coupple, coupples pourrait aussi bien être de *coupplet*

on ajoutera: *estre arriere* "être de retour" 15, 9var. cf. ce seul exemple dans le DMF: *Et serons chi arrière dedens un mois, et vous en responderons si à point que vous en serés bien contens* (Froiss., Chron. L., III, *ca* 1375-1400, 99)

Que peut-on souhaiter de plus, si l'on est exigeant? D'abord, si l'usage du petit manuel de Gossen est très recommandable, il serait bon de ne pas perdre de vue qu'il ne s'agit que d'un manuel et que de plus il vaut essentiellement pour le 13e siècle. Comment le dépasser maintenant? Si la linguistique a un sens dans le domaine de la philologie, c'est dans la mesure où elle doit permettre de mieux appréhender la langue des textes. Dresser un inventaire des graphies peut être utile, mais tous ces inventaires se ressemblent. Il serait bon de mettre en lumière quelques phénomènes typiques et originaux qui jettent un éclairage nouveau sur la langue du texte.

---

l'assena de l'espee Joieuse tellement que mort le porta jambes levees (*Guill. Orange* T.H.G., p.1450, 996/10)

fut le Grant Ca an abatu, jambes levees *contreamont par Gloriant le grant* (*Guill. Orange* T.H.G., p.1450, 1119/4)

feri...tel coup ou milieu de l'escu qu'il l'eslieve des archons et gentement le fait tomber les gambes levees *en hault* (*Erec Brux.* C.T., *ca* 1450-1460, 164/213r°a)

aconsiewy le conte au milieu de l'escu, en tel manière que le conte vola par terre jambes levees (Gilles de Chin, éd. Liétard-Rouzé, *ca* 1460, 110/394)

fery...par tel vertu que jambes levees *le porta ens ou champ* (Gilles de Chin, éd. Liétard-Rouzé, *ca* 1460, 167/1076)

si fierement l'assena que escu ne harnoiz qu'il eust ne le sceurent garantir que mort ne l'abatit, jambes levees (*Mabrien* V., 1462,151)

l'autre du bout de la table poulsa du debout de la hache dembas emmy le ventre qu'il le renverse jambes levees (Wavrin, *Chron.* H., t.3, p.1471, 53var.8)

lui donna ung si grant cop qu'il l'abatit gambes levees *en la présence de son frère* (*Anseïs de Carthage*, fin 15e s., R 27 (1898), 254)

et estre ataint d'une lance et abatu jambes levees (*Beufves Hant.* I., *ca* 1499-1503,167/16)

il le rua par terre jambes levees (Mansel, *Fleur hist.*, ds Modern Language Notes 56 (1941), 412)

gardez vous de moy aprouchier, car je vous envoyeroie les gambes levees! (*Percef.* III, R., t.2, *ca* 1450 [*ca* 1340], 483/774)

ala tumber a jambes levees *en ung flocq d'eaue* (*Percef.* II, R., t.1, *ca* 1450, 467, var.C 309/8).

Voici ce qui a retenu mon attention:

72, «le préfixe latin *in* devient [ę] ds *effans* [III, 11], c'est un trait wallon».

De fait, la graphie *effa-* est la seule dans le texte: on la trouve encore, outre 120§11, en 127§6, 128§11 (bis), 134§10, 136§1, 160§1, 260§8, 263Titre, 267§26, 283§21. La dénasalisation du préfixe devant consonne est effectivement wallonne (v. RemacleDifférenciation, 94-95, avec un excellent commentaire), mais concernant *enfant* elle est plus largement répandue (v. FEW 4, 658b-659a). Pour les formes anciennes du domaine d'oïl, voici ce que donnent les dictionnaires:

- GdfC 9, 460b (6 ex.): *effa-* BestGuillH 1370 et MistR 4374; *afa-* GerbMetzS 47 (lire 478/27); GarLorrD 249; Doc. 1243 (lire 1249) et 1336 AN JJ70 (ce dernier pourrait être norm.)
- TL (1 ex.) *effa-* RCambraiM 2681
- DMF (1 ex.) *efa-* (Reg. crim. Chât., II, 1389-1392, 430)
- AND*i* (2 ex.): *afant* Pop Med 301; *effens* Lett de Rois 281
- FEW 4, 658b «afr.mfr. *effant* (13e- 16e, Gdf; TL; FetR; Mist; Cohen Rég), *afant* (12e-14e)».

Essayons d'être plus complet, d'abord pour les attestations antérieures au 15es., qui fournissent la plus grande quantité d'attestations[6]:

- *effa-*

  – norm.: SEust2P 729 (mil. 13es.); ChastPereAL 191/299 et 184/199 et ChastPereAM 4463 (2em. 13es.); SGregJeanS 1754 et DialGregEvrS 19065 (2eq. 14es.); 1334, 1344 et 1349 ds DelisleCpt 107, 318 et 408

  – Rouen: fin 13es. déb.14es. ds BSatf 32 (1906), 80§6

  – Ouest: EstFougL 1186, 1189 (1ert. 13es.); RenMontDT 822, 1559, 3857 (2eq. 13es.)

  – Le Mans: 1391, ds C.-J. Beautemps-Beaupré, *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle*, t.2[4], 86

  – Laval: 1265, ds *Bulletin philologique et historique* (1889), 235-6; Rennes et Laval: 1309 et 1318, ds B. de Broussillon, *La Maison de Laval*, 1020-1605, t. 2, 139 et 149

  – Couesmes: 1348, ds *Archives du Cogner* (J. Chappée - Le Mans) Série E: publiées avec le concours de L.-J. Denis, t.1, 133-5

  – Bretagne: 1248, Morbihan ds SchwanBehrens 3, 106; 1342, ds Froiss., Chron. L., III, p.II n.1; Lettres de Rois (= J. J. Champollion-Figeac, *Lettres de rois, reines et autres personnages des cours de France et d'Angleterre...tirées des archives de Londres*, 1, 281, ici *effens*) (1396)

  – Nantes: 1385, ds *Bulletin de la Societé archéologique et historique de Nantes* 133 (1998), 57

  – Sud-Ouest ou agn.: AlexisOctP 452 et BestGuillH 1370, 2208, 3536 (1267); BestGuillH 1370, 2208, 3536 (1267)

  – Thouars: 1326, ds *Archives Historiques Poitou* 11 (1881), 253

---

6 Le classement s'effectue selon un ordre géographique (par grands domaines) puis chronologique (où seule est prise en compte la date des mss).

– agn.: ProvMor 1751 (1ère m. 14es.)

– Île-de-France: MarieFab, éd. Halgrain, leçons du ms. BNF fr. 2173 (2em. du 13e s.)

– Paris?: 1345 ds VarinAdm 2, 2, 950

– Chartres: MirNDChartrK 84/175, 241/142 (14es.)

– orl.: RoseLLec 1486 (*ca* 1285)

– Angers: 1294 ds Livre de Guillaume Le Maire, éd. C. Port, 133 et 134

– norm.-pic.: 1249, Pas-de-Calais ds *Bulletin philologique et historique* 17 (1899), 73; FierL 351, 5205 (2em. 13es.)

– pic.: RCambraiK 217, 258, 376 etc... (1em. 13es.); ClefD 2817, 2824 (*ca* 1316)

– Laon: 1292, ds *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France* 29, (1902), 252; ProprChosMirK 221/34 (mil. 14es.)

– Guise: 1350, ds H. Cocheris, *Notices et extraits des documents manuscrits conservés dans les dépôts publics de Paris et relatifs à l'histoire de la Picardie*, t.1, 600

– pic.-wall.: ChevCygneH 4905 (mil. 13es.)

– wall.: CatDarmstH 50, 53, 54 (fin 13es.)

– Huy: 1280, ds R 18, 1889, 231 et 232

– Est: EvNicPr BN fr. 1850 ds RHT 25 (1995), 272 (2e q. 13e s.)

– bourg.: 1262, Semur en Briennois ds GoerlichBurg 109; FetRomF 420/20, 512/33, 699/21 etc...(fin 13es.); 1369 ds J. Simonnet, *Documents inédits pour servir à l'histoire des institutions et de la vie privée en Bourgogne*, 199

– non loc.: NoomenFabl 63K, 82 et 112 (déb. 13e); SEust3F 296, 330, 582, 667 etc. (13es.); CoinciII24Li 98var.B (13es.); LSimplMedD 1/2 (13es.-14es.); EtSLouisV 2, 270var.46E, 282var.E43, 505var.2E (1349)

- *esfa-*[7]

– poit.: Thèbes (fragm. d'Angers, éd G. Raynaud de Lage) Aa 60 (*ca* 1200)

– Ouest: RenMontDT 3626, 12791(2eq. 13es.); ChronSMichelBo 302var.B, 310var.B, 313var.B etc. (1340)

– ang.: MacerHerbesH 529 v. *RLiR* 77, 580 (2em.13es.)

– norm.: NoomenFabl 10Y9 (2e m.13es.,); SEvroulS 79, 108, 229 (2em.14es.)

– pic.: RCambrK 526 (1em.13es.); AspremCS 7259 (pic., 2em.13es.); SGraalIIIJostO 205var.774V (pic., 14es.)

– art.: BibleEntS 2858 ajout de A (1267)

– non loc.: CoinciII22Li 5var.B et 17var.B (13es.)

- *efa-*

– Vermandois: BibleBNfr1753L 8 (1350)

– Paris: Reg. crim. Chât., I, 1389-1392, 199 et II, 430 (fin 14es.)

---

7 Pour la distinction, parfois difficile, entre *esfa-* et *effa-*, nous suivons ordinairement la leçon des éditions.

- *afa-*

  – agn.: GuillMarH 15368 (ms.) (2^e^q. 13^e^s.); HuntMed 301 (*ca* 1300)

  – lorr.: Doc. 1249 (actes de Mathieu II, duc de Lorraine, ds Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine, 1855, 319); GerbMetzS 478/27 (2e t. 13^e^s.); GarLorr BN – fr. 1442 f° 9a (4^e^q.13^e^s.)

  – hain.: GilMuisK 2, 26 et 104 (*ca* 1353)

  – non loc.: GarLorrD 249 (= BN fr. 1461, déb. 13^e^s.); 1336 AN JJ 70 ds Gdf

- *affa-*

  – Est: CoincyI28D 217var.x, CoincyII18B 82 (p. CXI), Pères64B 308var.s (tous trois 2^e^m.13^e^s.);

  – hain.: GilMuisK 2, 26 et 78 (*ca* 1353).

Si nous tournons maintenant vers le 15e siècle et le début du 16e siècle:

- *effa-*

  – wall.: JPreisMyrG 14/480 (fin 15^e^s.)

  – hain.: CohenRég 100 (déb. 16^e^s.); Antoine de Lusy, Le journal d'un bourgeois de Mons, 1505-1536, éd. A. Louant, 119 (ici *effent*) (1517)

  – lorr.: Journal de Jehan Aubrion, éd. L. Larchey, 208 et Ph.Vigneulles, Chronique, éd. Ch. Bruneau, t.4 , 84 (tous deux déb. 16^e^s.)

  – non loc.: ChansBNfr12744P 69 (fin 15^e^s.); MistR 4374 (fin 15^e^s.); Relation de la croisade de Nicopolis (1396), par un serviteur de Gui de Blois, ds Froiss., Chron. M., XV, 454 (15^e^s.)

et plus particulièrement dans les romans en prose:

– Lille: Hist. seign. Gavre S., *ca* 1456, 4/3 et 7, 31/14, 150/4, 188/19, 217/20 et 25 etc... (maître de Wavrin, mil. 15^e^s.)[8]; Jehan d'Avennes Q., *ca* 1465-1468, 42/Titre, 67/63 (mais il y a 5 *enfa-* en 43/42, 45/25, 67/69, 70/8, 155/11) (*ca* 1465)

– Nord: Messire Gilles de Chin, éd R. Chalon, 4, 5, 6, 7, 8, 79, 158 (2e t. 15^e^s.)[9]

– pic.-wall.: Wauquelin, Belle Hélène Const. C., *ca* 1448-1452, 102/41(ici *effent*); 189/32; 270/25 (mais il y a 208 *enf(f)a-*) (*ca* 1465)

– non loc.: Florimont (ms. BNF fr. 12566) ds C.C. Willard, «A fifteenth century Burgundian Version of the Roman de Florimont», in Medievalia et Humanistica, 2 (1971), 39 (2^e^m.15^e^s.); Florimont (mss. BNF fr. 1490) ds Doutrepont, Mises en Prose, 269 (2^e^m.15^e^s.); Charles de Hongrie C., 1/1r (déb. 16^e^s.) (mais il y a 2 *enfa-* en 62/76v, 173/190v).

---

8 On notera que le ms. venant de l'atelier du maître de Wavrin ne connaît que *effa-* (plus de 20 exemples); au contraire, l'autre ms. accessible ne connaît que *enf-*.

9 Le second ms. (Lille, B.M., Godefroy 50 (ancien 134), éd. Liétard-Rouzé, dont l'autre est la minute, porte toujours *enfa-*, illustrant ainsi l'attitude personnelle de son scribe (de l'atelier du maître de Wavrin), qui s'écarte souvent du choix graphique opéré par son modèle.

On voit que la graphie *effa-*, assez répandue en afr., est devenue très rare à partir du 15e siècle, attestée qu'elle est essentiellement dans des zones périphériques et archaïsantes. On voit bien là que nous sommes très loin d'un fait wallon. On remarque surtout que les mises en prose en font usage et, plus précisément encore, que trois mises en prose en font un usage systématique, Gérard de Nevers et l'Histoire des seigneurs de Gavre, venus l'un et l'autre de l'atelier du maître de Wavrin, ainsi que le ms. de Bruxelles du Gilles de Chin, qui écrivent tous trois *effa-*, et jamais *enfa-*.

Autre cas: 75, l'article *ung*[10] devant un mot féminin commençant par une voyelle, comme *ung adventure, ung oreille, ung erbe, ung heure* (ajouter un autre exemple en XXXVIII, 11 et noter la graphie *ung eure*, dont je n'ai pas d'autre attestation)[11]. C'est un fait très remarquable et finalement bien rare. Le seul cas pour lequel j'ai pu réunir un dossier nourri est *ung heure*[12]:

On le trouve, assez tardivement (essentiellement à la fin du 15e et au 16es.), d'une part dans un domaine qui couvre le Hainaut et surtout la Flandre, et où sont associés, une fois de plus, Gérard de Nevers et l'Histoire des seigneurs de Gavre:

Ung heure reboutoit ses ennemis, et l'autre heure estoit reboutés (Froiss., Chron. K., XVII, *ca* 1375-1400, 99)

ung heure (Hist. seign. Gavre S., *ca* 1456, 112/29, 116/35, 170/34[13])

a ung heure du jour (fin 15e Bruges ds *De multro, traditione et occisione gloriosi Karoli comitis Flandriarum*, éd. J. Rider, 32)

ung heure de long (Compte d'Antoine de Ghistelles, bailli de Furnes, 1526, ds A. Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, t. 4, 70 n.2)

mis et logé au pillory ung heure (Compte de Louis de Ghistelles, bailli de Courtrai, 1535-1536, ds A. Henne, op. cit. , t. 5 , 215 n.3)

environ ung heure après termyna vie par mort (Lettre de rémission pour un habitant de Tourcoing, 1537, ds *Bulletin de la Société d'études de la province de Cambrai* 8, 1906, 161)

a ung heure après mynnuit (Lettre écrite de Londres à destination de Bruges, 1553 ds *Annales de la Société d'Émulation de Bruges*, t. 3, 252)

envyron ung heure après mydy (1557 Bruges ds J. Versyp, *De Geschiedenis van de Tapijkunst te Brugge*, 207)

ung heure après retournent (Malines, 1571, ds *Inventaire des Archives de la ville de Malines: Lettres missives*, éd. P.J. van Doren, 221)

environ l'espace d'ung heure (ds *Mémoires sur le siège de Tournay*, 1581. Notice et annotations par A.G. Chotin, 137)

---

10 Il faut aussi signaler que dans Gérard de Nevers la forme de l'article masc. est beaucoup plus souvent *ung* que *un*.

11 On trouve aussi *une heure* 200/23et 207/ 9 (bis), toujours dans le groupe *une heure ...,l'aultre...*

12 Laissons de côté un cas isolé en lorrain: *l'orolouge sonnoit ung heure après midi* ds PhVigneulles, *Chronique*, Bruneau, t. 4, 153.

13 On lit *une heure* en 66/33, 107/34 et 135/26.

jusques à ung heure après midy (1656, Lille ds A. Lottin, *Lille, citadelle de la Contre-Réforme? (1598-1668)*, nouvelle édition enrichie, 2013, 136 n.156);

et d'autre part, en autre domaine qui couvre l'Ouest (Poitou, Anjou, Bretagne)[14]:

il estoit bien ung heure de nuyt (Lettre de rémission donnée à Tours pour des faits concernant la Saintonge, 1458, ds *Archives historiques du Poitou*, 35, 1906, 90)

ung heure après (Jean Bouchet, *Le temple de Bonne Renommée*, éd. G Bellati, 543, Poitiers, 1517)

Plus d'ung heure (*Franc archier de Cherré*, éd. L. Polak, 49/60, Angers, vers 1523-1524)

dès ung heure du matin (Cognac, 1559 ds Fr. Marvaud, *Études historiques sur la ville de Cognac et l'arrondissement*, t. 1, 289)

demain, ung heure devant le jour (Vitré, 1574 ds B. de Broussillon, *La Maison de Laval*, 1020-1605, t. 4, 299)

environ ung heure en nuit (Morlaix, 1602 ds *Bulletin de la Société astronomique de France*, t. 22, 1908, 291).

C'est donc une innovation tardive, qui se répand en deux aires bien délimitées. Gérard de Nevers et l'Histoire des seigneurs de Gavre sont parmi les premiers textes à présenter ce phénomène, dont aucun manuel ne parle.

76, «emploi redondant à valeur hyperbolique» du comparatif synthétique: *la plus grigneur joye du monde*. Pour une vue d'ensemble sur l'emploi de *plus* devant un comparatif organique, on doit toujours se reporter à NyropGramm 2, § 459.

Le tour *plus* + *graindre* manque ds le DMF; le TL 4, 512 en donne cinq exemples (tous repris ds le DEAF) et l'ANDi en donne deux autres: *Cum plus estez greinur, plus seez umble* BOZ Cont 90; *voet vendre pur le plus greinder price qu'il poet* Exchequer Chamber ii 186.

Mais voyons l'article du DEAF, qui sépare ses exemples selon les sens attribuées à *graindre*:

- en G 1183, 7, il y a *plus graindre* "plus grand" avec un exemple (*li solaus est Plus graindres que la terre* ImMondeOct) tiré de Gdf; ajoutons-y (*nos semble que ele* (= la lune) *soit*) *plus graindre des autres* BrunLatChab 140var.3S (= ms. pic. 1310) et D (= av. 1453?)
- en G 1183, 19, on a *plus graignor* "plus nombreux"; mais c'est une erreur (il est donc inutile de corriger TL 4, 512), car il faut comprendre (et donc corriger, non le TL, mais le DEAF) "plus grands" dans *autres i a plus gregneurs qui se preinent aus branches et ont dou fruit* PhNovAgesF 60/108 (Terre Sainte mil. 13ᵉs.; ms. frc. avant 1284)
- en G 1183, 31, "plus long (du temps)" *Par sex mois, par un am ou par temps plus greigneur* GirRossAlH 998 (bourg. *ca* 1334; ms. mil. 14ᵉs.)

[14] Qui semble prolonger le Sud-Ouest occitan représenté, par exemple, par les *Commentaires* de Monluc, chez qui le tour est très courant.

- en G 1184, 25, "plus âgé" vaut pour *Mais ces freres li plus grignour* BibleMalkS 10032 (lorr. fin 13^{e}s.) mais pas pour *Car maintes fois est plus soutis Li plus petis que li plus graindre* MorPhilP 1702 (pic. 1^{e}m. 13^{e}s.; ms. 3^{e}t. 13^{e}s.), où le sens est "plus grand par la taille"
- en G 1185, 41, "plus intense; plus grand par sa qualité" *ou plus est graindres li fais* GuillPalMa 2051 (déb. 13^{e}s., ms. fin 13^{e}s.); *Encore a vois plus grignour force* BestAmOctT 823 (*ca* 1250, ms. *ca* 1300); *nuls hons ne vit folie plus greigneur* GirRossAlH 1040 (bourg. *ca* 1334; ms. mil. 14^{e}s).

Une vue d'ensemble nous donne, du côté du picard:

Ceste miracle et plus grignors Fist li sires des plus signors Pour le roi Charlon, son lige home (MousketR 4010: hain. *ca* 1243; ms. pic. 2^{e}m. 13^{e}s.)

Fis dol plus grinor que devant. (VengRagF 5107: ms. hain. 3^{e}t. 13^{e}s.)

Car maintes fois est plus soutis Li plus petis que li plus graindre (MorPhilP 1702: pic. 1^{e}m. 13^{e}s.; ms. 3^{e}t. 13^{e}s.)

Ne me poroient karchier plus grignour fais (CoucyChansL 60/40var.A = ms. art. 1278)

Car plus est graindre (= *la preciouse piere*) *ke jou toute* (BalJosCamA2335: pic. *ca* 1215; ms. pic. 1285)

Lors conmence a faire un doel si tres grant que plus graindres ne peust estre (LancPrW 32/28: ms. pic. 1286)

ou plus est graindres li fais (GuillPalMa 2051: déb. 13^{e}s., ms. fin 13^{e}s.)

Et quant mieuz ain, ma pensée est plus graindre (Jean Le Cuvelier d'Arras ds BeckChans 237/27: ms. fin 13^{e}s.; les autres mss. ont *plus est la pensée graindre*)

honnor Asses plus c'as autres grignour (ChevIIEspF 196: ms. pic. *ca* 1300)

nos semble que ele (= la lune) soit) plus graindre des autres (BrunLatChab 140var.3S = ms., pic. 1310 et D = av. 1453?)

Humelité, Qui ne menoit mie menour Tourment, mais assés plus grignour Que Deboinnairetés ne fist (JMoteRegrS 625: ms. hain. mil. 14^{e}s.)

nul plus grignour Mestre de lui ne puès avoir (Froiss., Par. am., 53/558: hain. *ca* 1361-1362);

puis à l'intérieur du reste de l'hexagone:

la clartés en dura plus et fu plus graindre (SGraalIVH 2, 14: ms. 2e t. 13^{e}s.)

Et de tant come l'amours est plus graindre, de tant est la prisons plus profonde (*Livre de Tribulation* [*ca* 1270] du ms. Ste Geneviève 587 [*ca* 1300] ds *The book of tribulation*, éd. A. Barratt, 89)

Car cil qui est graindres en honeur, n'est pas li plus justes; mes cil qui est plus justes, est li plus graindres (GratienL 1, 89,17: ms. Centre 4^{e}q. 13^{e}s.)

Mais ces freres li plus grignour (BibleMalkS 10032: lorr. fin 13^{e}s.)

Encore a vois plus grignour force (BestAmOctT 823: *ca* 1250, ms. *ca* 1300)

Mes il fist un plus greignor sen (OmbreL 876var.E: ms. frc. *ca* 1300)

des personnes de plus greignour merite et de greigneur sainteté que n'eust esté Adam (ElucidaireSecAR: mss. 14ᵉs., 176, 45/15)

Ceste errour seroit plus grainde Qu'onques ne fut la premereine (PassPalF 1601et 1635: déb. 14ᵉs.; ms. 1ᵉm. 14ᵉs.) [seul ex. cité ds Marchello-Nizia, HistLangFr 107]

Par sex mois, par un am ou par temps plus greigneur (GirRossAlH 998)

nuls hons ne vit folie plus greigneur (GirRossAlH 1040)

De corps le serviray en l'estour plus grignour (GirRossAlH 1072: tous trois bourg. *ca* 1334; ms. mil. 14ᵉs.)

De ce ne se puent pas plaindre, Se la chose n'estoit plus grainde (GaceBuigneB 3046: traits norm. 1377; ms. faibles traits Nord et Nord-Ouest 4ᵉq. 14ᵉs.)

Plus hault de luy, ne plus grigneur (GaceBuigneB 4068 var.T [= 15ᵉs.] et J [= fin 15ᵉs.];

hors de l'hexagone enfin:

- en Angleterre: *Com plus est greindre la destance, E greindre serra la vengance* WaldefH 4723 (agn. déb. 13ᵉs.; ms. agn. *ca* 1300); *Cum plus estez greinur, plus seez umble* NicBozMorS 90 (agn. déb. 14ᵉs.; ms. agn. mil. 14ᵉs.); *digne de soufrir plus greindre torment* PastGregCP 408/17 (ms. agn. déb. 14ᵉs.); *Encore il ad plus graindre perils* PurgSPatrHarlV 363H (ms. agn. 1ᵉm. 14ᵉs.); *sil aviegne qil retornera en Engleterre en le mesne temps a plus greindre seuretee* 1389 ds Proceedings and ordinances of the Privy council of England, éd. H.Nicolas, 1, 11; *Et auxi a ca use de plus greindre noyaunce et dissese as mesmes veisyns* ds Deviance and Power in Late Medieval London, Fr. Rexroth (éd.), 205; *navera plus greindre avauntage qe naveroit le tenaunt pur qui etc* ds Year Books of Richard II (1378-1379), éd. George F Deiser, 29; *voet vendre pur le plus greinder price qu'il poet* Exchequer Chamber ii 186;
- en Italie: *et m'en irai d'autre part ou j'ai a fere plus greignor chose qe ceste n'est* TristPrNB (= ms. francoit. déb. 14ᵉs.) 5, 396, 47 (*Ja seit ço que de toz meschiés*) *Soit li plus graindre* (*et li plus griés*) TroieC 25448var. C (= Italie 14ᵉs.);
- Outremer: *autres i a plus gregneurs qui se preinent aus branches et ont dou fruit* PhNovAgesF 60/108 (Terre Sainte mil. 13ᵉs.; ms. avant 1284).

On voit que Gérard de Nevers fournit la seule attestation qui puisse être attribuée au 15ᵉ siècle; c'est donc un archaïsme notoire. À cela s'ajoute la présence de l'article devant le comparatif, trait qui ne se trouve, avec *graignor*, que dans un autre exemple, normand: *la plus greignour partie des bourgeois et habitanz* 1374, Bayeux ds Documents normands du règne de Charles V, éd. M. Nortier, 125. Mais on a aussi l'article avec *meillor* dans deux exemples picards (textes épiques versifiés) de la première moitié du 14ᵉ siècle; *en ierent li plus meillor combateour* GirAmCharlM 10504 et *Mes il en ont lessié le plus meillor coron* JMotePaonC 15. On notera en outre que *la plus grigneur joye du monde* forme un octosyllabe, comme la phrase qui le suit (*Tous luy aloyent escryant*); tout se passe comme si l'auteur de la Prose avait été inspiré ici par le rythme de Roman. Voilà qui suffit pour montrer que le groupe *la plus grigneur joye du monde* n'est pas purement accidentel.

MM parle à plusieurs reprises [40 et 89*sq.*] des doublets synonymiques. On pouvait essayer dans quelques cas de pousser plus loin l'analyse lexicologique. Ainsi MM sou-

ligne [40] *C'onques ne fina de trotter* du Roman devient *que onques ne fina de trotter ne de courre* dans la Prose; dans ce cas, on peut indiquer que *trotter* est un verbe technique dont le sens de base est "aller au trot (en parlant du cheval, puis secondairement du cavalier)" et qu'il est susceptible de prendre une valeur expressive (comme notre *galoper*); c'est cette seconde valeur que le mot a dans le Roman comme dans la Prose, car Gérard n'est pas à cheval. En outre, l'expression *ne fina de troter* est un cliché épique (cf. *Et Baudouin le preus va u cheval monter, Entresi qu'à Biauplain ne fina de troter* DoonMayP 841)[15]; mais *ne finer de* devient désuet au 15ᵉs. (v. ses attestations ds le DMF), sauf précisément dans le tour *ne finer de chevauchier*[16]. Le danger est donc que par une sorte de mimétisme *trotter* prenne en contexte le sens d'"aller au trot sur son cheval". L'ajout de *courre* permettrait alors de lever l'ambiguïté[17]. De même *Toute ma terre a essilie* du

---

15 On la retrouvera dans *si ne fina de troter jusques au bouschet* (Galien Restoré K.K., *ca* 1450, 91) et *Si ne fina de troter Baligant jusques a ce qu'il fust a Monsurain lui et ses gens* (Ibid. 99).

16 Outre l'unique exemple du DMF: *nous ne finasmes en nuit de chevauchier* (Arras, *ca* 1392-1393, 285), on peut citer:
Onques tot le jor ne fina De chevauchier desi qu'au soir ContPerc²R 24222
ne fina de chevauchier LaurinT 5927 et passim
Il ne finerent de chevauchier par leurs journees que en l'empire de Constantinnoble sont venuz. LaurinT 1218 et passim
Il ne fina de chevauchier tout le jour jusques au vespre HelcanusN 141/100
Il ne finerent de chevauchier HelcanusN 273/223
Il ne fina de chevauchier par ses journees tant que il vint en la forest de Vulgus CassidP 399/316
onques ne finerent de chevauchier l'un jour plus, l'autre mains CassidP 265
Ain ne fina de chivauchier tant ch'i fu pres de la maison JoufrF 2554
Ne finent de chevauchier se vinrent a Lanson JLansonM 290
ne finerent de chevauchier tant que il vindrent en leur païs GuillTyrP 2, 53
et ne fina de chevauchier Bouvet, Arbre bat. N., *ca* 1386-1389, 62
Et Dragon monta sur son cheval et ne fina de chevauchier tant qu'il vint au Chastel Perilleux Percef. I, R., t.1, *ca* 1450 [*ca* 1340], 154/17
ilz ne finerent de chevauchier tant qu'ilz vindrent a une lieue anglesche prez de Darnantes Percef. I, R., t.1, *ca* 1450 [*ca* 1340], 528/596
ne finerent de chevaulchier jusques ad ce qu'ilz vindrent a Montargis GérNevM 48/28 et XLIII/12
et ne fina de chevauchier jusques a ce qu'il vint a Nanssou Messire Gilles de Chin 113/422
et ne fina de chevauchier tant qu'il refu en Sezille Trois fils rois P., *ca* 1454-1463
puis ne finerent de chevaulchier jusques a ce qu'ilz veirent le chastel du Val Brun Erec Paris C.T., *ca* 1470, 229/218r°.

17 L'alliance de *courre* et de *troter* est ancienne:
tant a coru, tant a troté (RenR 16412)
La doulceur de ses challemeaulx Les quesnes et les ourmes haulx Faisoit troter et courre en dance (ConsBoèceCompC2 III, XII, 27)
Chascuns a son office accort, L'un devers la paneterie Et l'autre en la boutillerie, Li autre vont en la cuisine, Selonc ce que chascuns cuisine. Messagiers et garsons d'estables Dressent fourmes, trestiaus et tables. Qui les veïst troter et courre, Herbe aporter, tapis escourre, Braire, crier et ramonner Et l'un a l'autre araisonner,

Roman devient *toute ma terre m'a essillee et gastee* dans la Prose; le fait correspond probablement à l'emploi de plus en plus rare au cours du moyen français du sens de "ruiner" pour le verbe *essilier/ exiler*, qui rend plus courante l'association de *gaster* et d'*essiller*[18].

Quant à l'emploi, tout à fait remarquable dans le Nord, de l'infinitif absolu du passé [84-85], on pourra s'appuyer sur un article assez complet (*RLiR* 75, 2011, 5-50). On y verra (p. 32*sq.*) que Gérard de Nevers partage cet emploi avec trois autres textes, du même domaine culturel, parmi lesquels deux – dont avons déjà souligné plus haut la grande proximité avec le Gérard de Nevers – viennent précisément de l'atelier de Jean de Wavrin, à savoir l'Histoire des seigneurs de Gavre (éd. Stuip; 44, 9-11, 84, 19-22, 198, 26*sq.* et 243, 23*sq.*, app.) et Messire Gilles de Chin (éd. Liétard-Rouzé 104, 347 et 184, 1265)[19], tandis que le troisième, l'Histoire de Gilion de Trasignyes (éd. Wolff; 86b, 130a et 197b), est partiellement contenu dans un ms. du même atelier. D'ailleurs, si le tour n'était pas dans ces trois autres œuvres contemporaines - l'Histoire des seigneurs de Gavre paraissant légèrement antérieure aux autres -, on se plairait à voir dans cet emploi dans Gérard de Nevers un clin d'œil à la Savoie, qui est, avec le reste du domaine francoprovençal, la terre d'élection de ce tour (*RLiR* 75, 2011, 21), ce qui s'expliquerait bien par le fait que l'amie de Gérard est Euriant, fille du comte de Savoie, les familles de Bourgogne et de Savoie étant étroitement unies depuis le début du 15e siècle.

Un point de désaccord entre l'éditeur et son recenseur portera sur le vocabulaire régional du Roman. Je m'en suis occupé dans un travail qu'a bien utilisé MM [88][20], où je limitais mon étude au seul ms. de Bruxelles (B). Constatant qu'une partie de ces nombreux régionalismes n'étaient pas dans l'autre ms. (P), par ailleurs de valeur inférieure, MM affirme [30]: «Dans un travail récent, G. Roques prête au prosateur des faits de langue qui sont en réalité des traits exclusifs du ms. B (...) Nous ne pouvons donc pas tirer de conclusion certaine quant à l'origine septentrionale du remaniement à partir de

---

François, breton et alemant, Lombart, anglois, oc et norment (...) C'estoit a oïr droite rage (Mach., R. Fort., ca 1341, 144)

Qui lors veïst gens esveillier, Troter, courir et abillier Coques, nés, avirons et voiles, Et requeudre les tros des toiles, Cordes renouer et trecier, Et les grans maz ès nés drecier (Mach., P. Alex., p.1369, 60)

A moy qui cours, Trote et recours, Faisant mains tours Autour de Tours (La Vigne, S.M., 1496, 474).

18 Cf. *foison de gens assemblez qui gastoient et exilloient tout le pays* (Le Bel, Chron. V.D., t.2, 1360, 308); *Si que li pays est pilliés, Tous gastés et tous essilliés* (Mach., Voir, 1364, 486); *ilz treuvent et trouveront le pays tout gasté et esseilliet* (Froiss., Chron. M., XIV, *ca* 1375-1400, 91).

19 Dans ce cas l'autre ms., celui de l'atelier de Jean de Wavrin, éd. Chalon, 51 et 180, a le même texte.

20 J'y ajoute maintenant deux mots: l'un de vaste extension, *ahanable* "arable" qui est régional comme toute la famille d'*ahaner* "labourer" v. «*L'intérêt philologique de l'étude des régionalismes: le cas du fabliau* Le Vilain de Bailluel», in: P. Nobel (ed.), *Variations linguistiques. Koinè, dialectes, français régionaux*, Besançon, PUFC, 2003, 28. L'autre beaucoup plus rare, *esbastonné*, qui se lit ds Chastell., Chron. K., t.3, *ca* 1456-1471, 129, var. régionale (absente du DMF) par changement de préfixe (au même titre qu'*abastonné*) d'*embastonné* (c'est le mot que donnent les impressions: *embastonnez*), beaucoup plus fréquent et sans coloration régionale.

ces observations.» Or sur les 5 régionalismes venus du Roman (*aatine, aeryer*[21], *chaudel, enamer, jovenenc(h)el(le)*) seul *soi aeryer* pourrait ne pas être dans P, et sur les 8 qui sont introduits par le prosateur (*ahanable, soi amonstrer, desencoulper, effourdre, esbastonné, espaysye, esseulé, ruissot*), seul *ahanable* (remplacé par *arable*) est écarté par P, tandis que *soi amonstrer* (dans un passage, *me voel admonstrer* est remplacé par *me vueil a luy monstrer*) et *esseulée* (deux fois remplacé, par *sans femme* ou par *seule*)[22] y sont seulement moins fréquents.

Mais il y a mieux encore, ce même ms. P a aussi ses propres régionalismes. Le plus remarquable est *coteron*. Pour ce mot, il faut, malgré le DMF (mais conformément au FEW 16, 346b et 347b), distinguer deux sens, qui ne sont attestés que dans les régions septentrionales (Picardie, Flandre, Wallonie, Nord de la Lorraine), celui de "tunique" (Mir. N.D. Rosarius K., *ca* 1330 et Baud. Sebourc B., *ca* 1350 ds DMF; BonBergerL 70 ds GdfC 9, 212a) et celui de "jupon de femme" (Lion Bourges K.P.F., *ca* 1350, Invent. test. beauv. L., 1431, 68 et Serm. plaisant K., *ca* 1500, 467 ds DMF; doc. [1399 – 1553, Tournai] ds GdfC 9, 212a.); ce dernier sens vit encore largement dans les dialectes de l'aire définie ci-dessus (FEW 16, 347b) et c'est lui que nous avons dans le ms. P. En 5, 2 la demoiselle appelée par sa suivante sort du bain et vêt *sa chemise et une courte robe* (P dit *sa chemise et son coteron*) pour lui ouvrir la porte; dans ce cas, le Roman n'a rien de tel. En 43, 1 et 2, la pucelle sort en hâte pour essayer de retenir le héros, *en pur ung blyaut de soye* (P dit *en pur cotheron*) et, un peu plus loing, *Ung petit avoit sourlevé ses draps* (P dit *surlevé son cotteron qui estoit de damas blanc*), *par coy on pooit apperchevoir son petit piet*; dans ce cas les leçons de B s'accordent avec celles du Roman. On peut donc soupçonner qu'il s'agit d'une innovation de P.

De même *petier* "déambuler", propre à P, est un mot régional picard et wallon (v. le DMF, qui, naturellement, ne dit rien de son caractère régional, sans doute parce qu'il va de soi[23]).

De même aussi *verdoyer* "escarmoucher", propre à P, est régional. C'est le *verdoyer*[2] du DMF, qui n'en donne qu'un exemple de 1438, tiré des Archives du Nord, qu'il complète par deux autres exemples lus dans Gdf 8, 186b, et qui viennent d'une Histoire de Charles VI (faussement) attribuée à Juvénal des Ursins. Mais on peut ajouter plusieurs autres exemples semblables, tous picards:

> *Et qui demanderoit qui les amenoit illec si matin, l'istoire dist qu'ilz venoient verdoier iusques sur le bort de l'eaue* (Chron. conq. Charlem. G., t.2, 2, 1458, 187)
>
> *chevalliers bourdellois et de Poithou quy verdoioient de coups a la fois* (David Aubert, Guerin, N., 1448-1463, 365/150)
>
> *Il conseilla dessendre illecq les chevaulx, harnois et autres habillemens guerroiables et mettre certaine quantité de gens pour verdoyer et aviser le pays* (Garin Mongl. K., *ca* 1460-1465, 242/261r);

---

21 Je note que les mss CD du Roman, qui ne sont pas picards, ont sérieusement estropié le verbe (4246 var.).

22 Mais *esseulee* "qui n'a pas ni habitation ni terres cultivées autour de soi (d'un lieu) ", sens peu commun, est conservé.

23 On aimerait cependant quelques éclaircissements sur le seul texte non localisable, le document extrait des Ordonn. rois Fr. L.S., t.2: il s'agit d'une ordonnance de Philippe VI, donnée à Paris. Le passage était déjà cité ds Gdf.

ou parfois transitifs au sens de "harceler" *sy avray la charge pour ceste heure d'aller les Payens verdoier* (Guill. Orange T.H.G., t.1, p.1450, 216/14)[24].

On dira donc que le ms. P a, comme le ms. B, une origine septentrionale. Au fond, il n'y a là rien que de très naturel : le Roman comme la Prose ont été composés et diffusés dans le même domaine linguistique picard et rien ne s'oppose à être même un peu plus précis pour la Prose et à la situer dans la région lilloise. On voit que je m'écarte résolument de ce qu'on lit dans la bibliographie du DMF :

> « Localisation inconnue. La dédicace à Charles, comte de Nevers, mort en 1464, pourrait donner une indication. La mention de certains noms de personnes laisse penser à une liaison avec la cour du duc de Bourgogne, comme le fait que les deux manuscrits conservés aient appartenu à Philippe le Bon ».

La dédicace au comte de Nevers peut certes donner une indication pour la date de l'œuvre mais pas pour la localisation.

Au total, une édition très satisfaisante et qui fait avancer nos connaissances sur les mises en prose.

Gilles ROQUES

---

24 Le même texte a un autre emploi, peu clair : *Et avoit celuy chevallier devant, derriere* [*et entour soy de toutes pars gens a verdoyer*] (les deux mss ont *et verdoyer entour soy de toutes pars*) *pour avertir les communes et gens de païs a ce que ils avoient a faire* (Guill. Orange T.H.G., t.2, p.1450, 742/1).